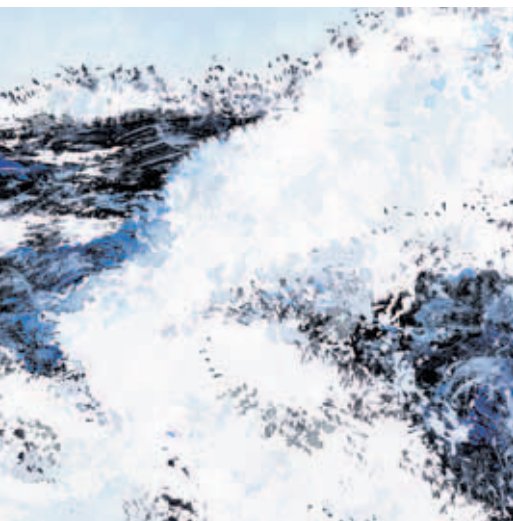


« Quand le bonheur frappe, n'ouvre pas, va dehors le retrouver. C'était en été. Nous étions sur les plages. C'est là que l'histoire a débuté. » /page 21

JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP · Association d'usagers des Bains des Pâquis · www.bainsdespaquis.ch

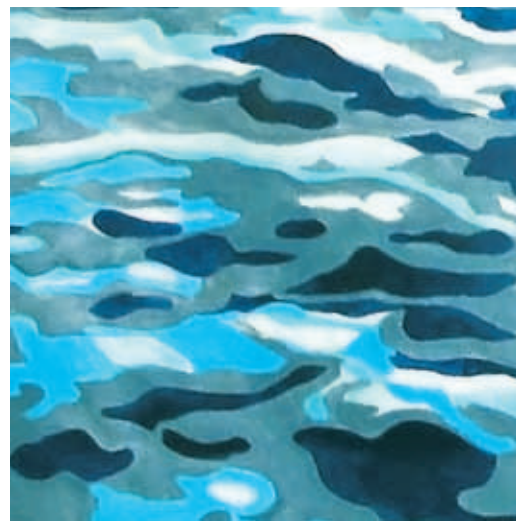
numéro 24 · hiver 2020-2021



C'est pas des vagues ça
/page 5



Les vagues du Giétro
/pages 14-15



C'est de l'eau que l'on appelle Léman
/page 29



Fais de toi-même ton propre refuge
/page 40

ÉDITO

Encore vague

Vague, oui, très vague, très vague encore, oui. Et pourtant nous ne savons plus où donner de la vague. Notre Terre en est toute chamboulée, allant de cimes en abysses. Des tourbillons qui nous happent dans les profondeurs d'univers inconnus. Nous voilà donc enfin pris dans le siphon de la vie. Courant de Coriolis, à gauche ou à droite selon l'hémisphère, nord, sud, peu importe notre cerveau. Droite, gauche, gauche, droite, nord, sud. Il faut juste tenter vaille que vague, de garder la tête hors de l'eau.

Pour une fois, merci, les oiseaux n'y sont pour rien. Un vol de blanches aigrettes sur un étang nous le rappelle. Par ailleurs, les bêtes non plus, ni les fleurs, ni même les planètes, si lointaines qu'on pourrait aisément vouloir les accuser. Et les accuser de quoi? De vouloir former la constellation du pangolin.

Ces cinq derniers mois auront été nos années folles. *The Roaring Twenties*. Condensées sur si peu de temps, comme si le cœur de la vague s'était contracté pour nous montrer nos futilités, nos folies, si importantes et si vivantes cependant.

Nous voulions croire que le tsunami était passé. Mais non. Et ce qui était encore vague au mois de juin nous revient par devant, par derrière, sur les côtés, au nord au sud, avec une force plus accrue encore.

Ce journal a été conçu dans cette euphorie bon enfant, à peine inquiète d'un futur que nous pressentions sans vouloir y croire. Question de résilience plus que d'inconscience.

Mais qu'importe finalement, puisque quoi que nous fassions, l'avenir comme la mémoire restent encore et toujours à réinventer, à réécrire, palimpsestes vagues, très vagues, oui, mais dont nous nous souviendrons à chaque prochaine vague.

La rédaction

Page une : dessin de Zep



Dessin Guy Méral

il neige sur la fille



ALOYS LOLO 1 Nov. 2020

L'heure des gentlemen

Le monde est vertical. Du moins pour nous, modernes. Station debout : les plantes, les hommes, les grues. L'élévation avec le ciel pour seule limite, on a tous fini par y croire. Parce que Dieu au-dessus de nous et l'enfer sous nos pieds. Parce que slogan insinué au plus intime du progrès. Ce concept d'élévation que l'on a fini par confondre avec celui de croissance. Mais au fond, les avions en vol n'épousent que la circonférence de la Terre. Le monde vertical tourne en rond et s'aplanit, parfois, s'écrase.

JOSEPH INCARDONA

Lorsque quelqu'un chute dans la rue, le monde autour de lui s'arrête. Le corps horizontal est une anomalie, l'accident, présage de la maladie, de la mort. Le corps horizontal est le brancard, le lit, la mise en bière. Ailleurs, il est la paresse, dans d'autres cas, la luxure. Manifestations souvent confondues avec le repos et l'amour. En voilà déjà deux parmi les péchés capitaux dont est responsable la seule horizontalité. Deux sur sept, pas mal.

La verticalité serait l'axe de l'absolu. L'horizontalité celle du temps. Sauf que l'univers est en expansion tout autour. Sauf que l'univers crée du temps au fur et à mesure de sa dilatation. Sauf que l'enfer est parfois notre ciel.

Et alors, j'en arrive à la vague.

La vague s'élève, s'enroule et se déploie sur l'axe du temps. Verticalité et horizontalité simultanément.

Et alors, j'en arrive au corps éprouvant la vague, une forme possible d'expérience de ces deux axes à l'échelle de soi : ce qui part du corps horizontal, couché, et s'élève en équilibre sur la verticalité. Ce que le corps éprouve et devient esprit. Instable, fugace, complexe : le surf.

Ce serait comme un lexique.

La vague. La planche. Le corps. Les mots.

Vous la voyez la verticalité se déployant sur l'axe du temps ?

J'ignore pourquoi j'ai mis si longtemps à pratiquer cette discipline qui est pour moi une épiphanie. Éloignement de la mer, inculture, limitation. Et puis, plus tard, sans doute une pudeur liée à l'âge et au ridicule qu'il induit. Dernier frein, première sottise : la vague ignore qui vous êtes, elle vous prend tel quel. Ici comme ailleurs, nous sommes essentiellement responsables du cadre qu'on s'inflige. Et puis, vous rencontrez une sorte d'ange blond au visage enduit de crème solaire, sorte de clown des mers qui vous accueille avec sollicitude et vous montre, vous enseigne à tout reprendre depuis le début, comme depuis l'enfance. Sur le ventre, à genoux, puis debout.

J'ai un passif de *bodyboarder* : lire la vague, je sais. J'ai dans ma bibliothèque un rayon de livres sur/avec le surf : la mythologie entourant la vague, je connais. Mais surtout, la vie et la pugnacité qu'elle exige : chuter, se relever et recommencer, j'apprends. S'installe ainsi ce drôle de rituel consistant à remonter les vagues déferlant depuis le large (remonter le temps qui s'oppose et efface), puis à se stabiliser sur la ligne en attendant la vague (le temps immobile, en suspens), enfin prendre la vague et se lever (le temps qui déroule et se plie à la volonté, le temps de l'apothéose et du plaisir).

Trois mouvements.

Le dernier temps est le plus difficile à atteindre, le plus éphémère, aussi. Et pourtant, tous vos efforts se déploient pour ce temps-là précisément. Parce qu'une fois que vous avez réussi à vous lever, que la vague vous porte, que vous exultez dans votre corps et dans votre âme, que vous êtes dans le tout qui ne fait qu'un – l'inertie vaincue, l'éternelle ennemie, l'éternelle menace –, tout le reste s'efface : la possibilité de la chute, l'éventualité de la douleur, l'hypothèse de la défaite. Vous êtes dans la ligne claire, à l'exacte intersection des axes majeurs de l'existence, en mouvement, fluide, entier, conscient de vous-même, de qui vous êtes, de ce qui vous porte, humble et fragile et forcément digne et magnifique : vous êtes en équilibre sur le fil du monde dans son expression fondamentale.

Et cet instant-là est une joie féroce.

Et dans la multitude, qui est une foule de choses qui nous sont soustraites au cours de notre vie, et dans ce qui reste des capacités qui sont les miennes – le corps et l'esprit, on ne sort pas de cette équation –, j'invoque pour mes années à venir les dieux hawaïens de Lono (le vent) et Nu'akea (la houle) afin de maîtriser le *longboard*, cette planche particulière permettant de prendre des vagues petites à moyennes dans une longue glisse élégante et crépusculaire, le surf du *Gentlemen's Hour*. Aucune acrimonie, aucune agressivité, mais de la charité : on cède volontiers la vague à celui ou celle qui l'attend avec patience et pitié. Avant neuf heures du matin, l'arrogance de la jeunesse mord son frein en regardant les aînés depuis la plage. Il en va ainsi d'une règle tacite sur les plages de Californie.

Ils savent. Le cycle du temps, eux aussi y seront confrontés. Le style : faire du mieux qu'on peut avec ce qu'on a.

Mais surtout : porter le regard au loin, vers la rive qu'on approche comme une métaphore de l'inéluctable qui nous attend.

Voir venir, sans inquiétude.

Avec sérieux et ironie.

Et si possible, debout.

Rester debout.

Sous la vague de Hokusai

Déferlante et immobile, son écume est instantanément reconnaissable.

Au-delà de la vague de Hokusai, gardien des terres comme des cieux, se dresse le Mont Fuji.

CARINA ROTH

Au creux de la vague, deux barques longues et étroites, avec des grappes d'hommes en vêtements indigo, à la tête blanche et au crâne rasé, tous identiques, agglutinés à la proue, à la poupe et sur le côté – pour faire contrepoids ? Désespérés ? Résignés ? Le Fuji veille et observe. Le ciel est beige, il est gris, il est absent. L'écume de la grande vague a des griffes, comme celles d'un aigle. Sont-elles joueuses, frondeuses, curieuses ? Leurs boucles retombent en glaçage coulant, dont l'opacité laiteuse fait miroir à celle, noire et bleue, de l'océan. La vague a des côtes, noires et bleues, un squelette en corset pour tenir au travers des siècles. La profondeur du bleu rehausse celle du noir. Le papier est épais, il accueille traits et couleurs avec douceur et âpreté, en un velours rêche.

Il y a des ombres, celle projetée des griffes de l'écume sur elles-mêmes. Mais il n'y a aucune transparence. La profondeur est celle des couleurs, celle de l'espace horizontal, courant jusqu'au point de fuite, le cône enneigé du Mont Fuji. Point de fuite et point d'arrivée : la vague de Kanagawa est l'une des trente-six vues du Mont Fuji, toute sa grandeur ne sert qu'à souligner celle de la montagne, phare de la côte orientale du Japon. La vague a traversé le monde, et on en oublie la montagne. Mais elle est l'ancre.

Sous la vague est l'insondable. Le Japon est un pays d'îles. La mer est tenue à distance, même dans la plus grande proximité. Les digues protègent d'elles, les villages côtiers sont emmurés de béton. Au dos des sièges, dans les trains des lignes longeant le Pacifique, on est avertis du danger de tsunami. Vagues de fond et typhons, la mer est facteur de risque latent mais constant, comme un grésillement d'électricité statique.

Sous la vague de Hokusai, il y a les autres mondes, ceux de la mer, ceux de l'océan, ceux des montagnes aussi, et ceux de plus loin encore. L'eau et les montagnes sont envers et endroit, endroit et envers d'un même miroir. Le Mont Fuji, qui nous appelle au-delà de la vague, est aussi le Mont Hôrai, l'une des trois, quatre ou cinq îles où résident les Immortels, au-delà des mers. Avant que le volcan ne s'endorme (à quand le réveil ?), sa fumée était celle des herbes du remède d'immortalité.

La grande vague de Kanagawa n'est pas seule. Au cours des six ou sept décennies de sa carrière, Hokusai n'a eu de cesse de représenter les mouvements de l'eau, et par eux, les multiples frontières entre les mondes. La vague de Kanagawa les encapsule toutes.

Sous la vague de Hokusai s'étirent les mailles infinies du filet d'Indra, avec à chaque nœud un diamant qui reflète tous les autres. Dans ces reflets, on trouve le palais du roi-dragon, où il vit avec ses filles. En tant que ses messagères, elles remontent jusqu'à la surface, et visitent parfois les rivages. Certaines préviennent les humains de calamités à venir, des épidémies en particulier. Pour récompenser un pêcheur d'avoir sauvé une tortue, l'une d'entre elles le ramène avec elle. Ils passent quelques jours ensemble dans le palais du fond des mers, avant que le pêcheur ne s'en retourne chez lui. Les jours qui ont passé si vite étaient en réalité des années. Au moment où, désemparé, le pêcheur soulève le couvercle de la boîte reçue en cadeau de la princesse – avec l'interdiction de l'ouvrir –, il devient un



Hokusai, *La Grande Vague de Kanagawa* (1831)

vieillard, ou, plus charitablement, une grue, oiseau de longévité.

Au croisement d'une autre des mailles du filet d'Indra, il y a le Mont Fudaraku, la résidence de Kannon, le bodhisattva de la compassion, à l'écoute de tous les sons de l'univers. Si le Mont Hôrai se trouve dans les mers de l'est, le Mont Fudaraku est, lui, dans les mers du sud, et depuis les rivages du Pacifique partent des bateaux pour le rejoindre, accompagnés de prières et d'incantations. Ces montagnes, ces îles, sur l'eau, au-delà des mers, en leurs profondeurs, sont des terres pures où renaître.

Par comparaison à la taille des embarcations, des chercheurs ont établi que la vague de Hokusai n'était pas un tsunami, mais une vague scélérate de douze à quinze mètres de haut. Depuis la mer, depuis ces barques qui sont à la fois prison et salut pour leurs occupants, les montagnes sont des repères et des phares. C'est pourquoi, de retour sur terre, sains et saufs, ils transportent des bateaux jusque dans les temples au sommet des montagnes, en guise d'offrande aux divinités de la montagne, protectrices aussi des mers.

Tonnerre et éclairs sont la version céleste des tremblements de terre. Sous la vague de Hokusai se trouve encore leur origine. Quand le roi-dragon, qui dort dans son palais, se réveille et s'ébroue, s'étire ou encore change de position, la terre et la mer tremblent. Quand les divinités mâles et les divinités femelles se rencontrent avec trop d'enjouement et de précipitation, la terre et la mer tremblent. Quand d'autres créatures marines ou lacustres, serpents, baleines ou poissons-chats géants, se fâchent, la terre et la mer tremblent. Ces mouvements intempérés, ces joies mais aussi ces colères font écho aux vies humaines, et inversement.

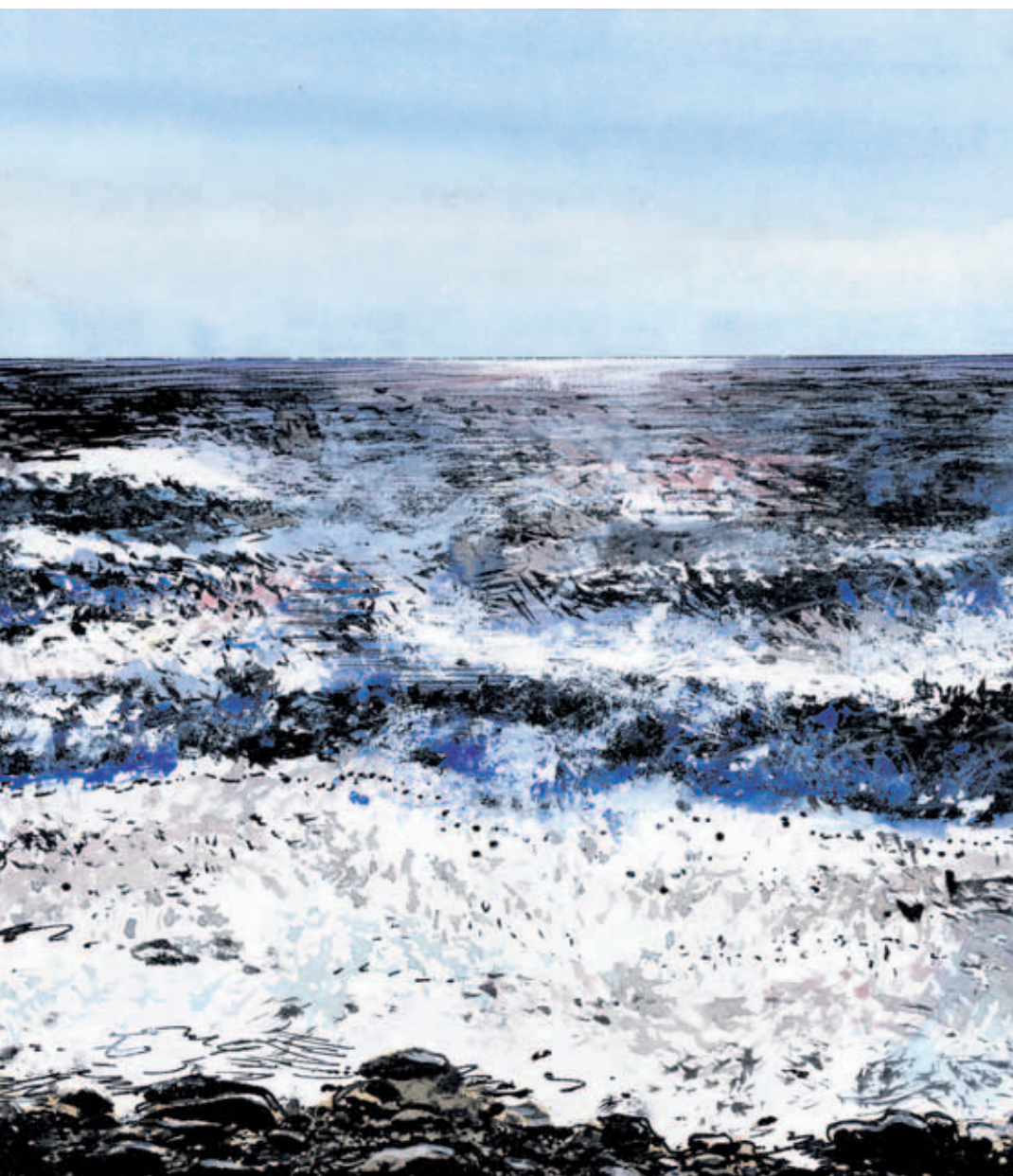
L'ancre de la vague est la montagne. Rainer Maria Rilke ne s'y est pas trompé, il célèbre toutes deux et Hokusai avec son poème Der Berg.

La Montagne

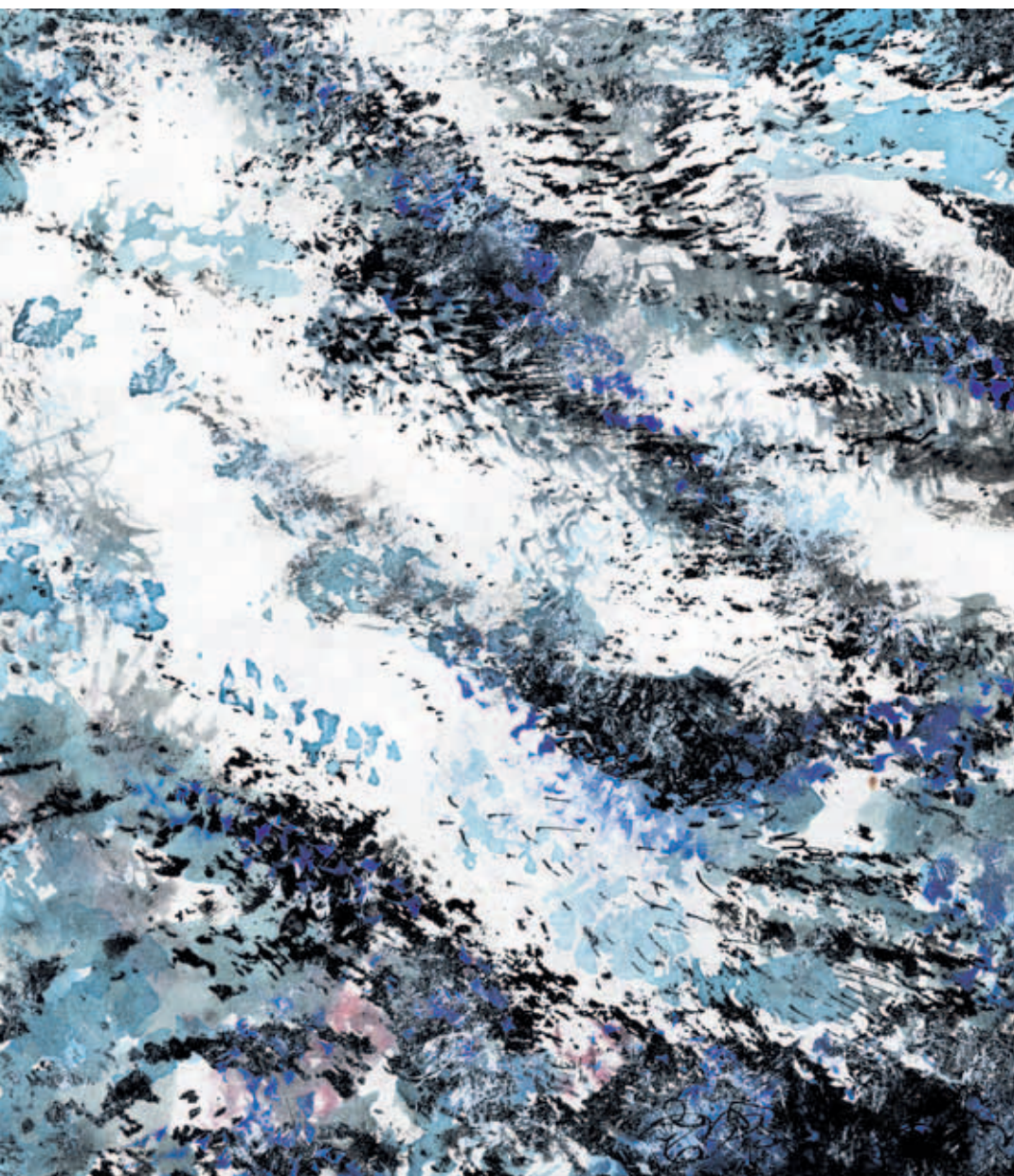
TRENTE-SIX fois et cent fois encore
Le peintre a décrit cette montagne,
Repoussé, puis aimanté à nouveau
(trente-six fois et cent fois encore)
par l'insaisissable volcan,
heureux, fasciné, désarmé, –
cependant le paré de contours
déployait ses fastes sans bornes :

mille fois émergeant de tous les jours,
faisant couler de lui les nuits
sans pareilles, toutes trop courtes ;
consommant chaque image dans l'instant,
croissant de forme en forme,
indifférent, lointain, détaché –,
pour, sachant soudain, telle une apparition,
se dresser derrière chaque faille.

Traduction de Rémy Lambrechts,
in Rainer Maria Rilke, *Œuvres poétiques et théâtrales*,
Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1997, p. 482.



C'est pas des vagues ça



FRÉDÉRIC PAJAK

C'est pas des vagues ça
Qui roulent tambour sur les falaises
À me briser les portugaises

C'est pas des vagues ça
Qui font comme des roulés boulés
Et puis qui mettent à mes baigneuses
De grandes gifles dédaigneuses
C'est pas des vagues ça
Oh qui se saoulent à me saouler

Elles font primo mille gros dos
En s'avançant comme des chats
Elles se redressent secundo
Tigrées de blanc dans leurs crachats
Puis elles se jettent sur le sable
En une neige formidable

C'est pas des vagues ça
Qui se retournent comme l'on tourne
Les pages d'un livre ou d'un cahier
Et dans le vent qui les détourne
Elles se préparent à batailler

C'est pas des vagues ça
Qui vont noyer de temps en temps
Un matelot d'un coup de vent
Si elles sont bleues sur le dessus
Elles sont noires sous le dessous
Elles sont de l'eau sur le recto
Mais sont du sang sur le verso

C'est pas des vagues ça
C'est pas des vagues
C'est un cœur qui bat
Tout son roulis pour toi

À la dérive

J'avais échoué là, sur la grève, comme un phoque sur une banquise trop exigüe. J'avais froid. Mon corps endolori semblait peser une tonne, impossible de bouger, même pas un doigt de pied. Le contact de ma peau nue avec un gravier pas encore suffisamment poli par le poids du temps déclenchait une douleur sourde. Mon corps était recouvert d'entailles et d'éraflures, témoignage d'un combat, d'une lutte soutenue. J'avais mal.

FANNY BRIAND

Mon esprit embrouillé peinait à éclaircir la situation. C'était le flou dans ma tête, un brouillard absolu. Une sensation désagréable flottait dans mon sang. L'impression qu'une colonie entière de fourmis était partie à l'assaut de mes artères. Un sentiment, une intuition que tout ne s'était pas passé comme prévu.

Peut-être, nageant le crawl telle une torpille bien décidée à foncer à travers la vie, balayant d'un coup de coude sec et assuré tous les divers et imprévus, m'étais-je laissée surprendre par un contre-courant. Un courant divergent, insensé, au débit effréné qui m'aurait charriée, ballotée avec le linge sale de l'humanité dans le tambour d'une machine à laver. J'aurais ricoché contre les quatre coins du globe, contre toutes nos croyances et nos certitudes. Je me serais fracassée contre des icebergs à la dérive, bu la tasse de microplastiques en avalant une truite élevée aux antibiotiques. Je me serais écorchée contre l'entrée des hypermarchés, les indices boursiers et les rafiot emportant dans les flots des milliers d'émigrés. Quelque chose qu'on n'aurait pu imaginer, l'impensable qu'on aurait pourtant réussi à fabriquer.

Mais je levais la tête et rien ne paraissait changé; les arbres déployaient leurs majestueuses branches, le ciel était bleu, une foule fouillait dans les graviers à la recherche de deux trois choses à grignoter. On aurait dit que le monde continuait de tourner.

Moi, j'avais envie de m'endormir, de rejoindre Morphée pour l'éternité. Le froid mordait mes fesses plus brutalement que le meilleur des amants.

Puis soudainement, mes orteils sursautent; quelque chose cherche à se faufiler en moi, à m'enserrer. Et le calme à nouveau. L'instant d'après, une deuxième offensive, plus déterminée, m'atteint les chevilles. Deux mains éthérées cherchent à attraper mes mollets pour m'emmener avec elles, plus loin, ailleurs. La peur, la stupeur me fige, je tente de me retenir, je m'agrippe au sable qui fuit, narquois, entre mes doigts. Impuissante, je me résous à me laisser aller. Je lâche, j'abandonne, je m'abandonne.

Ces mains, d'une douceur inattendue, parviennent jusqu'à mes cuisses. Elles couvrent mes plaies pour apaiser la douleur. Leur chaleur se répand dans mes interstices et ranime chacune de mes cellules ankylosées. Mon sang bouillonne, je frissonne, je suis en vie. Délicatement, mon corps se soulève et glisse dans l'eau jusqu'à être entièrement immergé, avalé par une vague voluptueuse.

Ça y est, je flotte, légère, délestée de la gravité. Je baigne dans un océan, un nouveau territoire fertile, qui s'étend à perte de vue. De toutes parts crépitent de nouveaux horizons comme autant de promesses et d'espoir. Un océan dont il faudra petit à petit redessiner le rivage, redéfinir les paysages. De l'écume blanche pour un tableau noir.





DESSIN GUY MÉRAT

Retour de vague

C'était un autre temps. Nous étions alors tous taillés dans la même tourbe. Puis l'eau est venue, par vagues dispersées, nous submergeant jusqu'à pétrir le paysage d'un sentiment de pauvreté.

PHILIPPE CONSTANTIN

Leah allait devant, son père sur les épaules, fragile fêtu de paille emporté à la première ondée. Il s'est dissout dans le sable, simple poignée de sel. Leah a continué de marcher comme si de rien n'était. Les pieds ancrés dans le sol, dans la boue, dans cette glaise dont on crée des poupées d'argile qui bientôt prendront vie.

Je l'avais trouvée belle, toute décharnée qu'elle fût, comme son peuple de marcheurs qu'elle menait, sans même le savoir, encore enfant et pourtant déjà cheffe de guerre.

Mais de quelle guerre parle-t-on, chère Leah? De celles des cultes vaudou, de celles des origines du monde, de celles des fils perdus dans le limon et qui demain seront les esprits nouveaux qui nous guideront?

Les vagues passent, le fleuve, les cathédrales, les cimetières. Nous y avons enterré nos chats et les momies de nos souvenirs.

Nous sommes des statues de Sodome. Des filles de Loth. L'inceste vissé à notre foie. Des putains, les lèvres gonflées dans l'attente d'un monde meilleur. Le fleuve est un bordel à ciel ouvert, bras étirés et hantés qui embrassent le ciel. Entre les cuisses offertes pointent les campaniles et les pierres tombales. Le sacré est dans chacun de tes gestes. Car ici,

sous la vague, tout se mêle pour n'être plus qu'un.

Te l'ai-je déjà dit que je t'ai aimée? Nous n'avions rien de commun et tout cependant pour créer un monde nouveau, qui n'aurait appartenu qu'à nous.

Seulement voilà, les vagues se succèdent et érodent ce monde de mensonges. Elles emportent à chacun de leur passage un peu de nos châteaux de sable, qu'ils soient en Espagne ou ailleurs.

La plage elle-même est mouvante. Les traces de nos pas n'y sont qu'éphémères, quand bien même on croirait un instant que des géants sont passés par là. Nos empreintes sont trompeuses et toujours plus vastes que ce que nous y avons mis. Il ne faudrait croire que l'histoire les retiendra.

L'amour n'est malheureusement pas l'ami du bonheur. Passeports, vêtements, vies, photographies, lettres fiévreuses ou douces, souvenirs d'un autre temps, d'une autre ville, dessins et sanguines, fusains et rêves, mots murmurés sur le papier, tout ce qui ne nourrit pas mais nous fait nous tenir droits et fiers dans la parole, même émasculée.

Leah, peu à peu, tu as fini par devenir cette roche insoluble vers laquelle chacun est venu trouver refuge, s'accrochant chacun un anafite à la coque rouillée d'un cargo en déshérence.

Tu étais restée debout. Sobre et sèche dans ta douleur. Une ardoise, un silex. Une stèle,

un cairn peut-être. La messe dans l'âme. La mort ne t'avait jamais effrayée. Elle te touchait maintenant par ricochet. Migrants, hommes-ombres, hommes-arbres, grands corps malades, poumons d'acier, tous allaient vers toi dans l'espoir de la rédemption. Mais pour toi et pour moi, tu n'étais qu'une matriochka de balsa, une nudité vierge sans vêtement, une jupe sans corps, abandonnée aux caprices de la marée.

Et de ces marées intérieures, tu ramenas mille poissons, poulpes et crevettes, bateaux fantômes et noyés, continents de plastique et mondes engloutis. Que sait-on finalement de ces vagues qui nous traversent et nous emportent, sous lesquelles nous roulons sans autre espoir que celui de vouloir y croire?

Les hommes, eux, étaient faits d'une autre fange. Ils avançaient torse jaune, et maintenant cœur masqué, le visage bleu dans l'attente de nouvelles tempêtes. Leurs pas les menaient à Bethsaïda, à Capharnaüm ou fief d'Alby, rue Saint-Sauveur; autant de cours des miracles, pour ressusciter l'image d'une femme.

Puis ils ont pénétré dans le grand fourneau de l'univers, les joues dévorées par le feu, les paupières brûlées, les lèvres écumantes de grésillements et de chair fétide, les sourcils comme des buissons ardents. La mort les a gelés dans cet instant précaire qui précède d'un insoutenable silence le premier geste de la guerre, le premier cri.

Leah. Tu n'as pas bougé. Tu faisais les trois singes. Déesse aux multiples tentacules. Serène dans la terreur de ce nouveau monde en devenir, bras et poings croisés, bouche nouée, cœur en quenouille. Mais il n'y avait plus rien à tisser.

Le miracle était là. Les portes des fours s'ouvraient et se refermaient comme par magie. À l'autre extrémité en ressortaient des briques de terre cuite dont on construirait bientôt un palais et une cité, loin d'ici, loin de la mer, dans les régions infertiles de dunes mouvantes et de schistes friables. Reine de Saba. Une oasis seule pour noyer le paysage. Et tu pouvais chanter alors « qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ».

Ainsi vont les hommes Leah. Ainsi vais-je moi-même, charriant le malheur d'une humanité que je n'aime ni ne comprends. Mes épaules se sont disloquées comme mon amour pour toi. À mes pieds, le ressac de l'eau évoque le chant des silures. Je n'étais que poussière et me voilà pantin, perche soleil, roi et mendiant tout à la fois, maître et esclave. Je le sais, je ne résisterai pas longtemps. Lame après lame, je me délite dans l'infini. Nous avons cru être un peuple éternel, mais nous ne sommes finalement qu'une éternité sans âme, avançant toujours et encore d'un pas lourd sous le rouleau d'une vague qui se répète à l'infini.



La truite (*Trutta variabilis*). Godefroy Lunel, *Histoire naturelle des poissons du bassin du Léman, Bâle et Genève*, 1873.

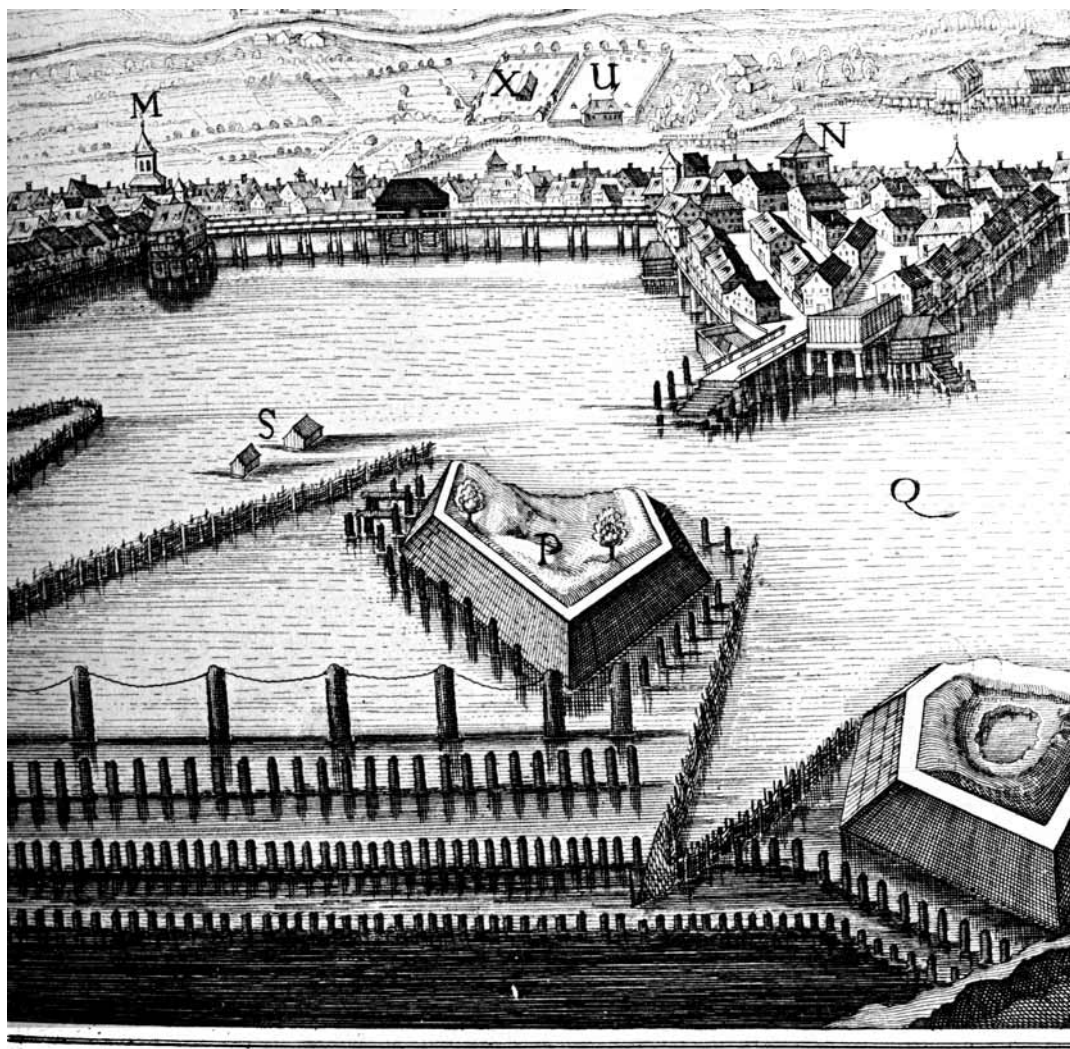
Connaissez-vous la truite de Genève ?

J'ignorais tout de la truite. Enfant, il est bien probable que dans les aquariums de La Rochelle ou dans ceux de chez Zivi des truites paraient. J'ai en tout cas le souvenir d'un poisson ocellé, pas très grand, surtout si je le compare aux raies et aux requins que j'ai vus à Monaco, l'été 1949. Plus tard, j'ai observé dans l'Ayasse, le torrent de la vallée de Champorcher, un pêcheur qui cherchait à prendre à la main ce poisson vif et sautillant. J'ai même tenu la statuette charmante d'un pêcheur coiffé d'un chapeau de paille, une truite dans sa main.

ARMAND BRULHART

Lorsque Schubert (1797-1828) composait sa fameuse *Truite* (*Die Forelle*, vers 1820), la truite de Genève était en voie de disparition. En 1851, elle n'était apparemment qu'un vague souvenir de lecture chez Gérard de Nerval : « la truite genevoise qui, en admettant qu'elle existe encore, n'est rien qu'un saumon déguisé ». Il faut se rappeler que la loi du 13 avril 1829 avait signé son arrêt de mort en faisant disparaître les « estacades », constructions en zig-zag directement reliées au « Reservoir à Truittes », soit deux constructions au centre du plan d'eau, légèrement en aval de l'ancienne île des Barques, devenue l'Île Rousseau.

Le dernier épisode de prestige de la truite de Genève remonte au sacre de Napoléon en 1804, pour lequel Genève expédia à Paris, en guise de cadeau diplomatique, sept truites, selon une très ancienne tradition. On ignore si celles-ci furent salées ou fumées pour effectuer le voyage. Deux ans auparavant, l'*Almanach des Gourmands* de Grimod de la Reynière mentionnait que « La truite, lorsqu'elle est venue du lac de Genève, est un manger divin que les gourmets se procurent quelquefois à Paris; mais c'est une jouissance fort rare. Cuite dans un savant court-bouillon et mangée à la sauce à la genevoise [?], elle fut peut-être servie au jeune Bonaparte lors de son passage dans la ville de Calvin et de Rousseau, prélude à la campagne d'Italie. Auparavant, les Registres du Conseil de la République mentionnent des envois de truites aux rois de France et même, en 1622, les syndics demandent qu'on envoie les plus beaux poissons pour le Roi qui va arriver à Grenoble.



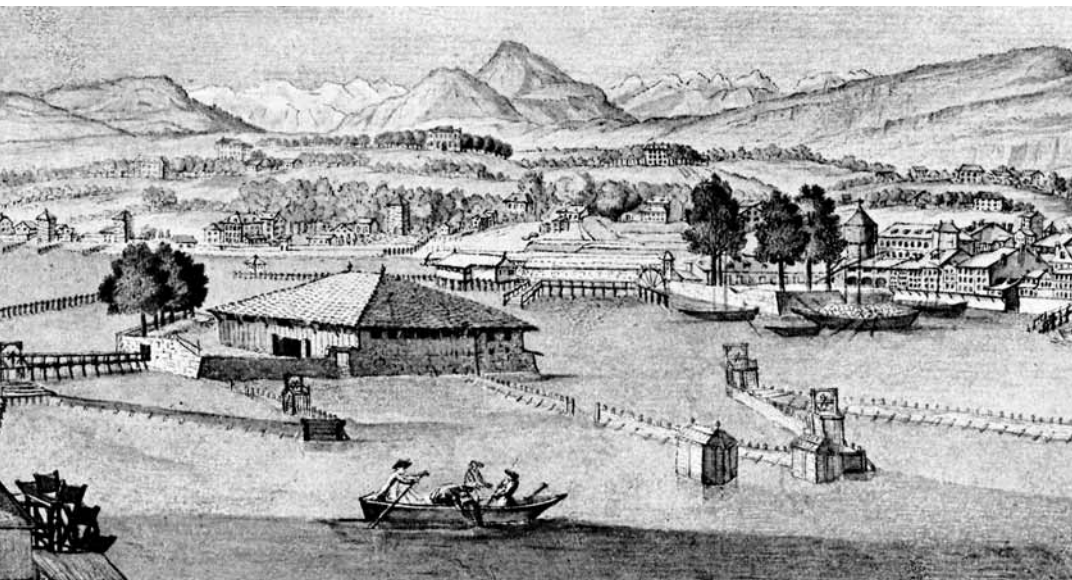
sortant du Lac & divisant la... & faisant une Île au milieu... ont deux ponts de chaque côté. R. Châmes pour fermer l'entrée du port. S. Reservoir à Truittes

Détail de la vue panoramique de *La Ville de Genève*, gravée au burin pour Chouet, 1655. La lettre « S » localise le « Reservoir à Truittes ».

Mes recherches sur la truite genevoise m'ont d'abord conduit aux premiers frémissements de la liberté, lorsque l'évêque Adhémar Fabri, le 23 mai 1387, concédait à la ville de Genève « les libertés et franchises ». La pêche, après le pain, le vin et la viande, y tient une place honorable et la truite est citée dans la première traduction française de 1509 (*truytes*). François Bonivard, ancien prieur de Saint-Victor, la cite en premier dans ses *Chroniques* avec l'omble et la « bysolle » (la féra). En retournant au texte latin des « Franchises », je fus frappé par l'orthographe « *exceptis grossis turturibus* » qui m'évoquait immédiatement la « *vox turturis audita est* » (« la voix de la tourterelle se fit entendre »... et j'entendis l'écho, en ce mois de septembre 2020, de la chanson de Juliette Gréco, « un petit poisson, un petit oiseau s'aimaient d'amour tendre ».

Seulement voilà, la truite était grosse et c'était même le plus gros poisson du lac, dépassant le brochet en poids et longueur. Il me fallait savoir si le copiste n'avait pas eu un problème de dyslexie. J'allai donc à la Bibliothèque de Genève, à la salle Senebier, interroger le savant Charles du Fresne du Cange et son *Glossaire du latin médiéval*. C'est là que le vertige de l'érudition vous saisit car la truite médiévale – *tracta, turta, trocta, trutta, truita* – se conjugue de multiples manières. Sous « *truita* », l'illustre Du Cange a traqué un précieux texte dans lequel deux grosses truites (*duos magnas Truitas*) furent données par les Genevois à l'archevêque de Tarentaise en 1220. Le texte donnait-il vraiment une majuscule à ces truites « gothiques » ? La question reste en suspens.

Si l'on en croit les règlements de la poissonnerie de 1429, il semble que les principaux instruments de pêche étaient situés à Versoix



Détail d'une vue de Genève depuis la rive droite, dessin anonyme à la plume, fin XVIII^e siècle.



Les réservoirs à truites après la construction du pont des Bergues, gravure, 1835.

et à Bellerive et qu'il n'existait pas encore de réservoir de truites à l'intérieur de la ville. Ce règlement était accompagné d'une série de lettres de François de Metz qui fit reconstruire à cette date la halle aux poissons, principale construction de son évêché entre les places du Molard et de Longemalle. On sait que la rue de la Poissonnerie, au souvenir parfumé, fut remplacée en 1827 par «l'inodore» rue de la Croix-d'Or, tandis que la rue Neuve du Molard était encore désignée en 1726 «Rue Neuve de la Poissonnerie» dans le plan Billon.

Les esprits malins auront tôt fait de tisser des liens entre la *Pêche miraculeuse* de Conrad Witz, la cathédrale Saint-Pierre et la construction de la nouvelle halle aux poissons de l'évêque François de Metz. Mais où donc se niche l'allusion à la truite? En haut à droite du panneau, on distingue le couvent de Saint-Victor dont les huit ou neuf religieux étaient tenus de livrer chaque année des truites à leur maison mère, l'abbaye de Cluny.

Lorsque Genève fut proclamée république en 1535, il fallut que les truites soient protégées et ramenées à l'intérieur des fortifications. Certains diront qu'elles ont été converties au protestantisme. Le Conseil, non sans malice, confia la pêche en 1559 à Aimé de Plonjon pour le prix de 935 florins par année, mais nous ne connaissons pas la date de construction des premiers réservoirs à truites. Il est possible que, déjà avant 1589, des installations furent édifiées en amont de l'île des Barques, mais ce n'est qu'en 1655, dans la grande vue de *Geneva Civitas*, que l'on constate à la lettre «S» le «Reservoir à Truites» sous la forme de deux petites maisons flottant sur l'eau. Elles sont représentées dans le plan de 1829 qui accompagnait le rapport du sieur Fazy-Pasteur, comme pour préparer son futur discours sur la barque, lors de l'inauguration de la statue de Rousseau. Fin de la truite de Genève, vive Rousseau! Les dernières images de ces réservoirs à truites datent de 1835, après la destruction des «estacades» et après la construction du pont des Bergues. Il semble bien que leur «architecture» ait été embellie par deux épis sur chaque toiture, alors que déjà un nouveau projet était préparé par l'ingénieur cantonal Guillaume-Henri Dufour du côté de la Coulouvrenière.

L'histoire de la truite de Genève reste à faire. Au XVIII^e siècle, le savant genevois Charles Bonnet nous informe sur la reproduction de ce célèbre poisson et tout ce que Duhamel du Monceau a pu écrire sur la truite de Genève a été puisé à bonne source. À Genève même, le souvenir historique de la truite a persisté bien après sa mort symbolique. L'autre soir, je recevais un téléphone de Crissier pour m'annoncer que le général Dufour avait reçu, en sus d'un terrain à Contamines, une truite de 17 livres! Voilà la truite mêlée à la guerre du Sonderbund, peut-être une allégorie de la paix!

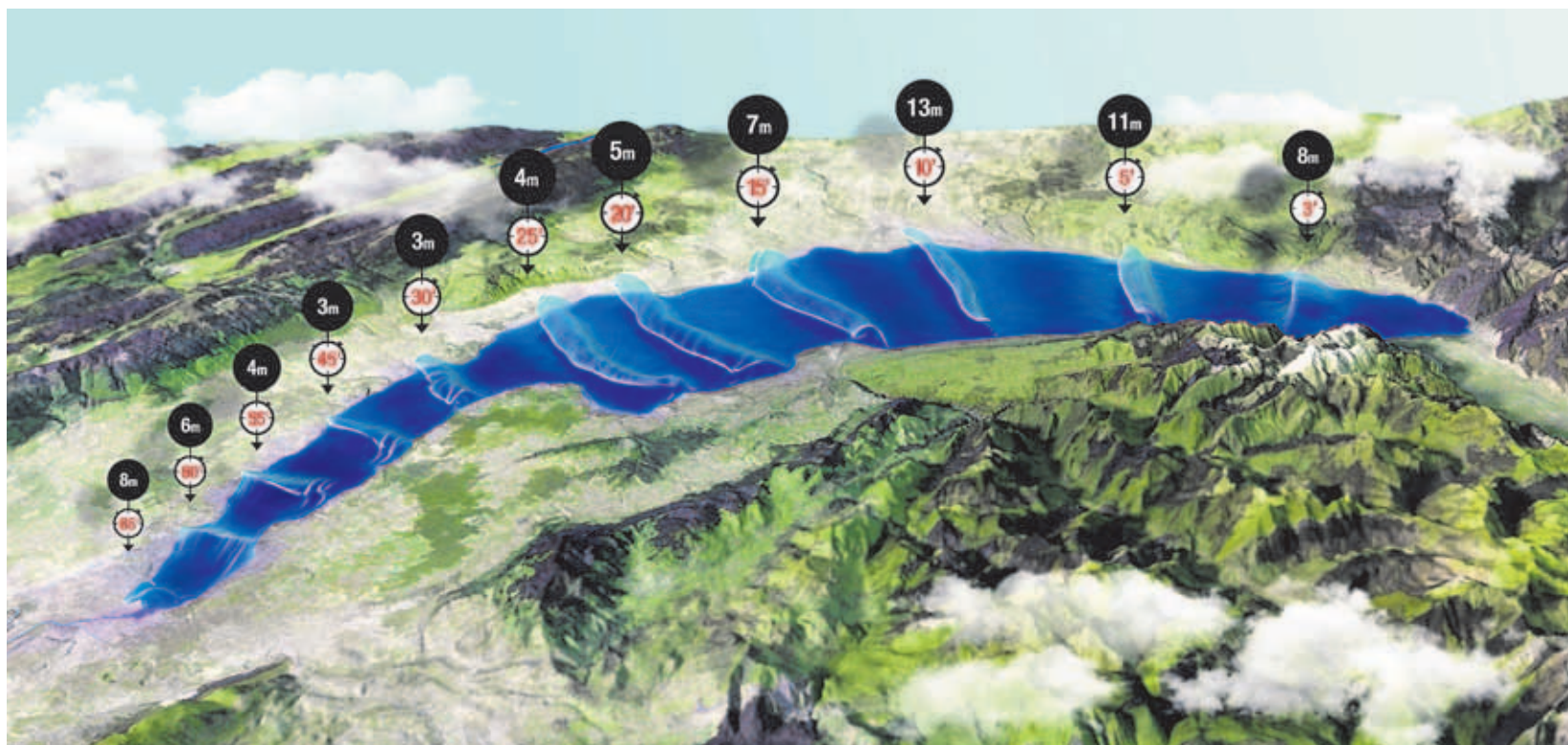


Jean Duvillard, dessin des poissons du lac Léman, daté 1581 et découvert par A.-P. de Candolle dans un vieux livre de géographie en faisant le catalogue de la Bibliothèque publique. La grande truite porte le numéro 9.



Vagues mortelles

Pas une, pas deux, mais... six. Ces derniers 4000 ans, le lac Léman a été traversé de long en large, d'une rive à l'autre, par des vagues géantes, ressemblant parfois à des tsunamis d'une hauteur de 13 mètres, selon les simulations informatiques de l'Université de Genève.



Progression et évolution de la hauteur du tsunami lors du Tauredunum de l'an 563. Document Laurent Graenicher

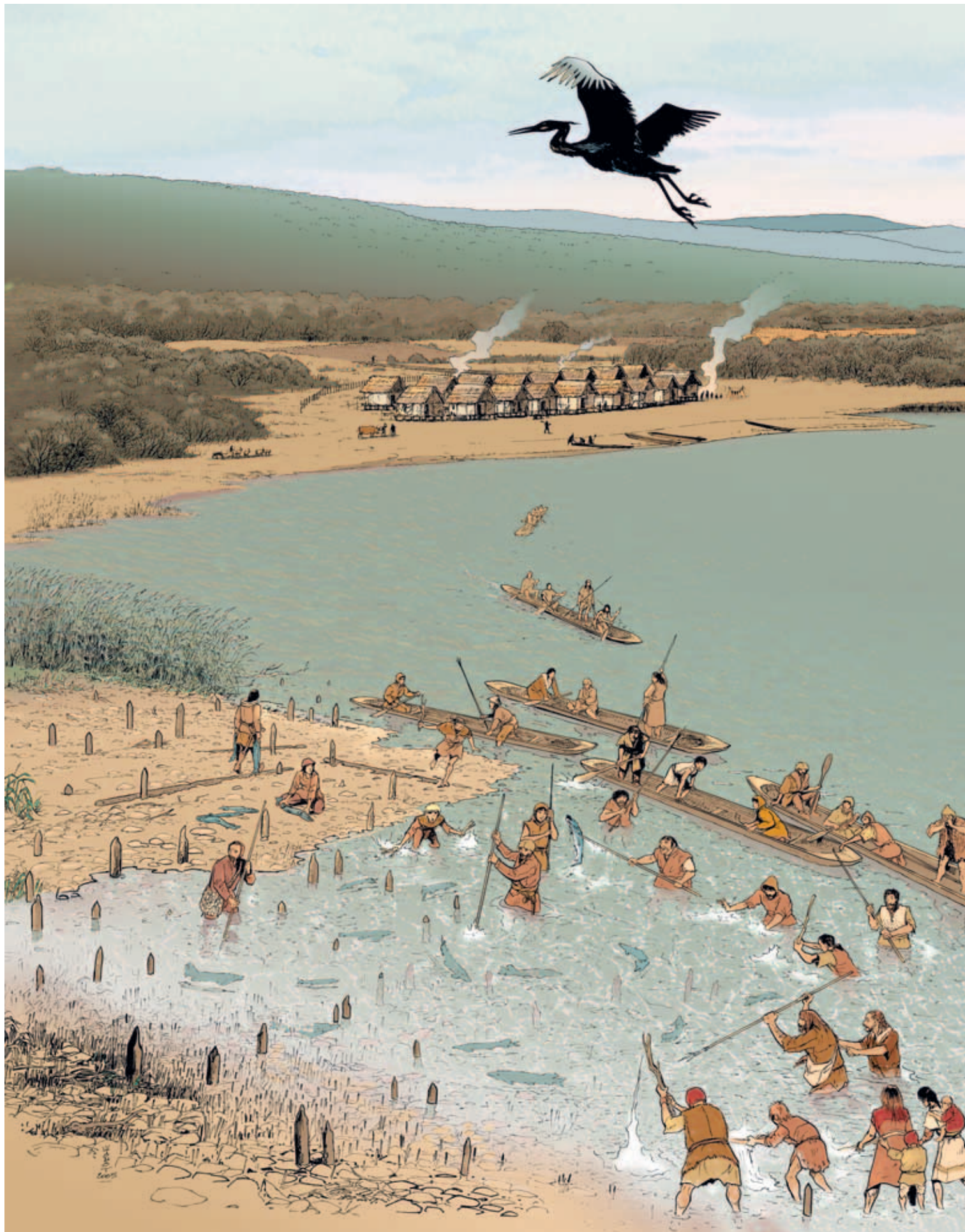
FLORENCIO ARTIGOT

Dans sa puberté géologique, la peau du lac a donc frissonné au minimum six fois. Ces spasmes ont été suffisamment violents pour tuer, noyer, broyer et engloutir des villages entiers que les peuples palafittes avaient construits sur les berges d'un lac qu'ils croyaient endormi. Une chose est sûre : grâce à la limnogéologie et à la dendrochronologie, la science des vagues est précise, très précise. À l'année près, même. Les limons, indices de prime abord vaseux, sont en fait les empreintes digitales géologiques de la vie du lac. Ces limons déposés au fond du lac années après années révèlent ainsi les catastrophes naturelles lacustres.

Pas de doute : le premier de ces spasmes mortels connu a eu lieu à l'Âge du bronze, en 1730 av. J.-C. exactement. Le plus documenté, soit le plus connu, étant le grand frisson du Tauredunum. C'était en 563 (lire ci-après le texte de Laurent Graenicher). Les riverains du lac ont aussi vécu le séisme d'Aigle (1584) et les trois vagues géantes de 700, 235 et 30 av. J.-C.

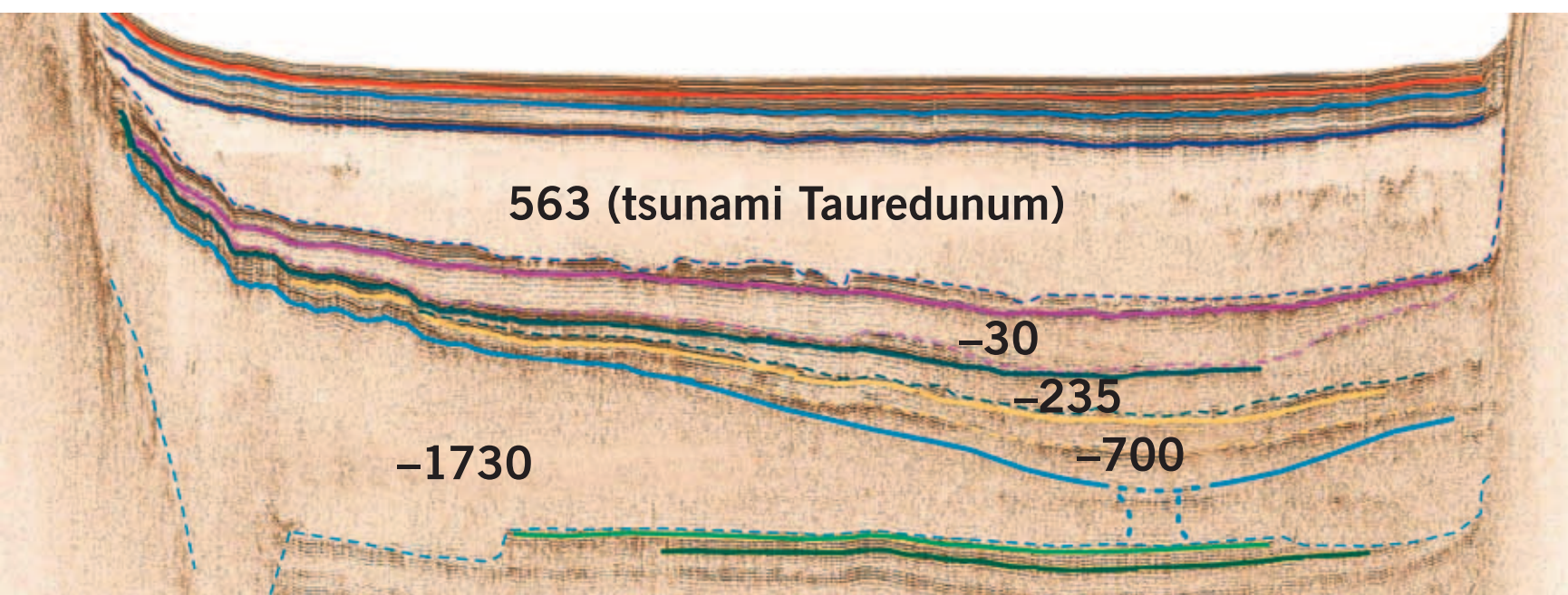
Mais revenons au plus ancien des tsunamis connus du Léman, celui qui a vraisemblablement décimé les populations de l'Âge du bronze établies sur ses rives. Sur la base de simulations numériques de l'Université de Genève, un tremblement de terre aurait provoqué, en cette année préhistorique, un énorme glissement de terrain sous-lacustre localisé près de Lausanne. Ce déplacement brutal de sédiments aurait généré un tsunami avec des hauteurs de vagues locales allant jusqu'à 6 mètres. Les effets combinés du tremblement de terre et du tsunami qui a suivi auraient ravagé les habitations des palafittes alentour. Le drame a dû être si destructeur à cette époque ancienne que plus aucune habitation n'aurait été construite par les palafittes sur ces rives pendant trente ans. C'est bien sûr une hypothèse mais les indices sont prégnants.

Une fois de plus, la vase – indice suprême – est à l'origine de la conservation de l'empreinte de cette catastrophe. « Car la vase a permis de conserver ces pieux antédiluviens



Scène de pêche des peuples palafittes sur les bords du Léman il y a 4000 ans.

Dessin d'André Houot, publié dans Alain Gallay (éd.), *Des Alpes au Léman*. Images de la préhistoire, Infolio éditions, 2008



Coupe transversale du Léman, sur le Grand-Lac, avec les différentes couches de limons suivant les époques de dépôts. La plus basse correspond à celle du tsunami de -1730. Université de Genève

Chaque catastrophe naturelle sur le lac est imprimée dans les couches de limons. Plus on va en profondeur, plus le tsunami est loin dans le temps. On peut identifier six couches qui ressortent particulièrement (couleurs différentes) et donc la marque de six tsunamis qui ont traversé le lac depuis 4000 ans.

Les années sont indiquées.

de l'oxydation et de l'érosion des vagues», explique Stéphanie Girardclos, maître d'enseignement et de recherche à l'Université de Genève où elle enseigne la géologie environnementale et la géomorphologie. Cette vase multimillénaire donc, agissant comme une couche de protection naturelle, a permis aux spécialistes de dendrochronologie (l'art de faire parler les cernes des troncs d'arbres) d'observer un arrêt des constructions lacustres durant trente ans après 1730 av. J.-C.

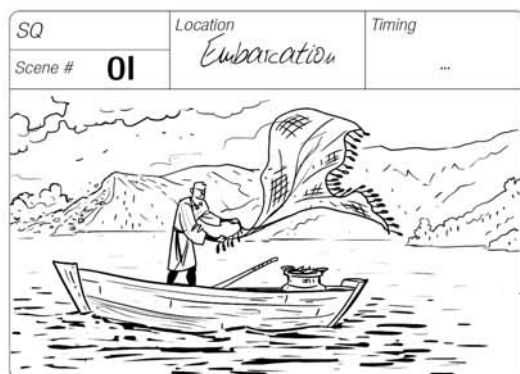
Selon les résultats de la simulation informatique, on constate que le glissement subaquatique a eu un impact considérable sur la surface de l'eau du lac. La vitesse elle aussi a été incroyable avec des vagues atteignant les côtes adjacentes en quelques minutes. Les premières et les plus hautes ondulations ont touché de plein fouet les zones proches de Lausanne et d'Évian: des hauteurs maximales de vagues de 4 et 6 mètres ont été calculées 3 et 6 minutes après la rupture du talus au nord (Lausanne). Ainsi, comme sur le tapis fin d'un billard bien limé, les vagues ont tapé la côte en face proche d'Évian puis sont revenues et reparties et revenues en perdant à chaque rebond un peu de leur force...

À l'autre bout du lac, soit à l'emplacement de l'actuelle Genève, des vagues d'une hauteur de 2 mètres auraient touché les rives où le lac redevient Rhône seulement 30 minutes après le glissement de terrain originel. Sur tout le Grand-Lac, la première vague de taille moyenne aurait ouvert le chemin à une demi-douzaine d'autres plus élevées. Près du site archéologique de Préverenges, la première vague arrivant de 0,75 mètre devait être relativement petite, mais elle aurait été suivie par deux grandes ondulations de 1,7 à 1,8 mètre de hauteur en 15 minutes. Ce sont ces deux vagues potentiellement tueuses qui ont probablement fait le plus de ravages à l'Âge de bronze.

Dans l'histoire du lac Léman, la dernière de ces six vagues géantes a eu lieu en 1584. C'était le violent séisme d'Aigle. Depuis plus rien, même pas une simple vaguelette. Le calme plat. «En attendant le prochain big one», précise Stéphanie Girardclos.

Un tsunami sur le Léman!

Je regarde le lac, sa courbe, et j'essaie d'imaginer une vague qui le traverse de part en part, de Port-Valais à Genève, à 100 km/h. Il faut de l'imagination pour réaliser le film documentaire d'un événement qui a eu lieu en l'an 563.



Plan large - Ext./Jour
Sur un lac encore paisible un pêcheur jette son filet à l'eau.



Plan moyen - Ext./Jour
Il se cramponne à son embarcation pour regarder prudemment par dessus bord. Son reflet se trouble...



Plan serré - Ext./Jour
L'homme a perdu son filet. Il ne comprend pas les raisons de la surface de l'eau soudainement houleuse. La vague grossit derrière lui.

LAURENT GRAENICHER

Une journée grise, un ciel lourd, une petite pluie fine, pas franchement froide mais le courant d'air qui descend le coteau de Chexbres nous fait frissonner. Dansant d'un pied sur l'autre, le chef opérateur et l'assistant caméra ont planté leurs mains dans leurs poches, les capuchons rabattus, l'objectif et le regard tendus vers la rive sud du Léman.

D'ici, je ne crois pas qu'on verrait la vague rouler sur l'eau. Peut-être une fine ligne de crête laiteuse? Mais en bas, quel cataclysme!

On attend. Quand le soleil percera les nuages, que la butte du vignoble et les cyprès s'illumineront, deux kilomètres en contrebas, le voile se lèvera sur un paysage toscan, avec au loin la silhouette sombre du Gramont. Ce sera beau, enfin j'espère. Alors on attend.

En tournage, on attend souvent la bonne lumière, qu'on la fabrique ou qu'on l'espère. Avant, cela me stressait. Maintenant, je pense à la suite, je vagabonde sur le paysage. En tournage, j'adore les moments où je peux aller capturer des ambiances naturelles, seul ou accompagné. Le paysage deviendra un élément dramatique essentiel, un ancrage, une respiration. Il nous fera ressentir que les gens dont je parle viennent d'ici, qu'ils ont été façonnés par ce coin de terre, imbibés par le paysage.

Quand Pierre-Yves Frei, auteur du film et chargé d'exposition au Museum d'histoire naturelle, m'a parlé de cette légende, je n'y ai pas cru. Je n'en avais jamais entendu parler. Mais quand Stéphanie Girardclos m'a expliqué comment s'était déroulé cette catastrophe, je suis resté stupéfait: dans la vallée du Rhône, un énorme pan rocheux de la Suche tombe sur les Évouettes, l'onde de choc liquéfie le sol de la vallée, une paroi de limon s'effondre

sous l'eau du lac et soulève une vague de dix mètres...

Quelle histoire! Ma curiosité insatiable trouvait là un terrain de jeu formidable. Tout de suite, j'ai eu des images plein la tête. Et l'envie d'un film scientifique, historique, artistique, spectaculaire sans être racoleur. Une sorte d'enquête, à travers la recherche d'indices, une réflexion sur notre rapport à la nature aussi.

La petite musique d'une phrase du commentaire m'a accompagné tout au long de la réalisation du film:

«Au XIX^e siècle, paradoxalement, alors que la science apporte la preuve d'une nature perpétuellement en mouvement, il se fixe petit à petit dans les esprits l'idée que cette nature est moins dangereuse, qu'on peut l'utiliser comme un formidable terrain de jeu.

À partir de là, le lac devient célèbre, une attraction touristique. Et tous les gens, avides d'air pur et de divertissements nautiques, génèrent des infrastructures de luxe, des développements hôteliers et industriels qui marquent encore le bassin lémanique.

En 150 ans, nos sociétés humaines se sont modernisées avec une rapidité qui tranche avec la lenteur des processus géologiques. Un temps humain court qui a de la peine à prendre en compte la fréquence, la récurrence des événements géologiques étalés eux, sur des centaines d'années.»

Quelle était la météo de ce jour de 563, quand la vague a déferlé? Que faisaient les gens au moment où la vague les a surpris? Étaient-ils pétrifiés par une bise glacée de novembre ou alanguis contre les murs réchauffés du mois d'août?

Soudain, quelques rais de lumière transpercent les nuages. Sans rien dire, on échange un sourire. Le chef opérateur pose son œil sur le viseur, l'assistant pose sa main sur l'objectif et moi je me repose sur leur savoir-faire.



Plan serré - Ext./Jour
La vague soulève la barque. Visage terrorisé de l'homme qui est projeté hors de son embarcation.

Un tsunami sur le lac Léman

Film de Laurent Graenicher
Scénario: Laurent Graenicher, Pierre-Yves Frei (2018)

Voir le film en ligne sur le site RTS Play

Projection publique
jeudi 3 décembre 2020 aux Évouettes (VS)
en présence de Stéphanie Girardclos

Lire le livre:
Pierre-Yves Frei et Sandra Marongiu
Un tsunami sur le Léman. Tauredunum 563
Presses polytechniques
et universitaires romandes, 2019

Visiter l'exposition permanente
au Musée du Léman à Nyon



[Théophile Steinlen], *Lac de Mauvoisin après l'éboulement du glacier de Giétro, 1818.*

Les vagues du Giétro, 1818

Le parcours de l'eau dans les montagnes ne suit pas toujours le chemin poétique évoqué par Eugène Lambert, qui retrace le destin des gouttes d'eau tombées sur un sommet à l'état de paillettes de neige. Il arrive parfois que des éléments déchaînés perturbent leur écoulement. Avant nos modernes barrages, l'obstruction d'une rivière ne peut être qu'accidentelle. Aussi, quand cela arrive, le drame guette, comme le montrent plusieurs catastrophes qui ont endeuillé le Valais. Une des plus terribles est celle du Giétro dans le val de Bagnes : le 16 juin 1818, une gigantesque débâcle emporte tout sur son passage, de Mauvoisin à Martigny. Cet événement a eu de multiples conséquences qui, en vagues successives, l'ont ancré dans la mémoire collective.

JEAN-HENRY PAPILLOU
SOPHIA CANTINOTTI

**Première vague :
la peur**

Au printemps 1818, le niveau de la Dranse reste étrangement bas. Début mai, on en découvre la raison : le glacier du Giétro, en crue depuis des années, a formé un barrage de glace à 1800 mètres d'altitude. Derrière lui, un lac, gigantesque, augmente de jour en jour. Si rien n'est entrepris, la catastrophe sera aussi terrible que celle de 1595, où la rupture d'un tel barrage a provoqué la mort de près de 150 personnes.

Alerté, le Conseil d'État charge son jeune et premier ingénieur cantonal, Ignace Venetz (1788-1859), d'aller sur place et de prendre toutes les mesures utiles. La population est sur le qui-vive. Passant à Martigny le 9 mai, Venetz note que des personnes « démeublent » les maisons. Arrivé à pied d'œuvre, il confirme ces craintes : « Si je ne fais rien, il ne restera plus une maison debout à Martigny. » Il propose une solution audacieuse : creuser une galerie dans la glace vive pour vider progressivement le lac.

**Deuxième vague :
la catastrophe**

Dans des conditions dramatiques, avec l'appui des autorités locales et de Philippe Morand (1773-1856), président du dizain de Martigny, Ignace Venetz gagne son pari. Le tunnel est percé au bout d'un mois de travail acharné. Curieux, de nombreux voyageurs viennent observer le chantier. Le 13 juin, l'effet prévu se produit : l'eau creuse la glace et abaisse la galerie ; le lac se vide. En trois jours, il diminue d'un tiers. Mais le 16 juin à 16 h 30, une partie du glacier, érodée, affaiblie, cède sous la pression. Plus de vingt millions de



Hilarion Gay, *Ex-voto représentant la débâcle entre Martigny-Bourg et La Bâtiаз, 1818.*

mètres cubes d'eau, de terre, de pierres et de bois ravagent la vallée et submergent Martigny de boue et de débris. Les bûchers dressés pour transmettre l'alarme étant partis en fumée le 14 juin, l'alerte est donnée tardivement en ville. Ce sont les gardes postés en permanence sur le Mont-Chemin qui donnent le signal à 17h45, quand ils voient déboucher l'énorme masse à Sembrancher. Morand fait sonner le tocsin; les habitants se réfugient sur les coteaux voisins. À 18 heures, la débâcle, effrayante, débouche sur les hauts de Martigny. Les barrières, élevées à la hâte dans les semaines précédentes, sont balayées comme fétus de paille. Vingt-six personnes ne parviennent pas à se sauver et sont ensevelies ou emportées.

Le retentissement de la catastrophe est considérable. De toutes les communes environnantes, des secours en nature arrivent. Des hommes sont mobilisés pour déblayer les rues et reconstruire les ponts. Les dégâts sont évalués à plus de 1,2 million de francs, ce qui correspond aux salaires annuels de 4000 ouvriers.

Des collectes sont organisées et les sacs de monnaie affluent par charrettes entières. Les fonds récoltés – près de 200 000 francs, soit une fois et demie le budget de l'État du Valais – proviennent de toute la Suisse, de la France et de l'Angleterre. Le célèbre Conrad Escher de la Linth, appelé comme expert, suggère, avec l'appui de Philippe Morand, de réserver une partie des sommes récoltées pour éviter une nouvelle catastrophe. C'est ainsi que le quart des dons est mis de côté dans ce but.

Troisième vague : la prévention

Des projets pharaoniques et des moyens palliatifs sont préconisés par des experts de tous bords. Ils s'avèrent utopiques ou inefficaces, alors que le barrage se reconstitue. Venetz propose alors de reprendre, en la modifiant, l'idée qu'il a émise en 1818 et abandonnée en raison du danger d'avalanche : amener, à la manière des bisces, de l'eau d'un alpage voisin et l'utiliser pour détruire le barrage de glace.

Les premiers essais sont concluants : l'eau scie littéralement la barre, en détache des volumes impressionnants qui sont emportés par la rivière. Fier de sa découverte, l'ingénieur informe ses pairs de la Société helvétique des sciences naturelles (SHSN) dans un long rapport à l'assemblée de Berne, le 24 juillet 1822. Il laisse entrevoir que « si le temps est favorable, nous pouvons espérer qu'au bout de trois ans la barre sera totalement anéantie ».

Seuls les habitants de Bagnes ne partagent pas cet optimisme. En raison de petites débâcles qui emportent quelques ponts, le Conseil communal demande l'arrêt des travaux. Une commission envoyée sur place est d'un autre avis. Son rapport, rédigé par Philippe Morand le 1^{er} août 1822, est catégorique : les résultats obtenus sont probants ; il faut poursuivre l'opération. Ce qui sera fait jusqu'à la fin du siècle.

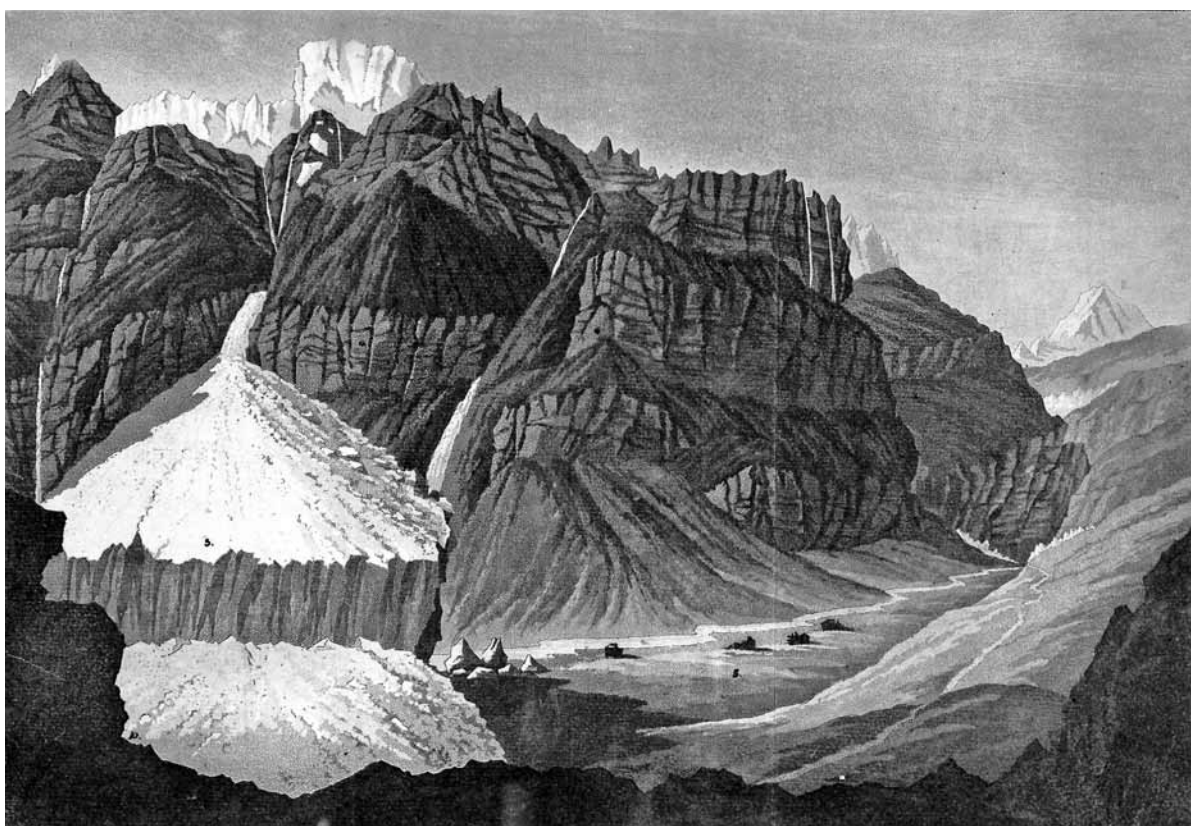
L'intérêt pour les travaux au Giétro dépasse les frontières suisses. Traversant le Valais en octobre 1822 avec ses deux fils, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III se renseigne sur l'entreprise en cours. Il reçoit l'ingénieur, « avec lequel, relate Anne-Joseph de Rivaz, il s'entretint plus d'une demi-heure de la débâcle du lac de Giétro et des moyens imaginés pour prévenir à l'avenir semblable accident ».

Quatrième vague : la science

Grâce au Giétro, le Valais est très présent dans les assemblées de la SHSN. Ignace Venetz, membre depuis 1816, intervient à de nombreuses reprises au sujet des travaux qu'il y conduit, mais aussi sur d'autres catastrophes naturelles (Randa, Märjelensee, Mattmark...). À la session de juillet 1829 au Grand-Saint-Bernard, il confirme sa théorie développée dans son *Mémoire sur les variations de la température dans les Alpes de la Suisse*, primé par la société savante en 1822. Se basant sur des observations concrètes, il démontre que les glaciers sont d'excellents indicateurs climatiques et qu'ils ont eu autrefois une plus grande extension, puisqu'ils auraient couvert une grande partie de l'Europe. Ses



Laurent Justin Ritz, *Ignace Venetz, ingénieur cantonal, 1826. À l'arrière-plan, la barre coupée du Giétro, et devant lui, le plan de l'assainissement de la plaine de Vispach (Viège).*



Théophile Steinlen, *Vallon du Giétro après l'écoulement du lac, 1818.*
Toutes les reproductions sont de Jean-Marc Biner.

idées, à la base de la glaciologie, seront reprises et développées par Louis Agassiz.

Cinquième vague : les communications

Sur le plan local, la débâcle et ses dégâts poussent aux transformations. À Martigny, sous l'impulsion de Philippe Morand, des éléments majeurs vont changer la physionomie de la ville avec la création de la place Centrale, le déplacement du pont de La Bâtiaz et le tracé rectiligne de la route cantonale à travers les zones marécageuses de la plaine du Rhône.

L'ingénieur et le président participent aussi aux travaux de reconstruction de la route d'Entremont menant au Grand-Saint-Bernard. Les discussions qui s'ensuivent débouchent sur l'adoption d'une nouvelle loi en 1820 qui augmente la participation de l'État à la construction des routes du canton.

Sixième vague : la politique

La catastrophe du Giétro est aussi un bon révélateur de la nouvelle solidarité qui émerge en Suisse. Conrad Escher de la Linth l'exprime dans son premier rapport sur la débâcle. Il s'inscrit à l'opposé d'une gestion locale des risques : « Dans certaines catastrophes, il faut une réunion de moyens plus grande encore que celle qu'un canton peut fournir pour sauver la population de toute une contrée. »

Dès lors, les esprits engagés s'efforcent de mettre en place un système politique qui ne se contente pas de subir, mais d'organiser l'avenir. Dans les années 1830, les gestes de solidarité des Confédérés sont encore bien présents dans les esprits. Et les notions qui fondent le vivre ensemble de la Suisse se précisent suffisamment pour bousculer l'organisation politique du Valais.

Septième vague : l'histoire

Jamais totalement absente des mémoires, la débâcle du Giétro est revenue dans l'actualité lors de la commémoration de son bicentenaire. Colloque, rencontres et projections ont rappelé les événements et leurs conséquences. De ce fait, à côté des quelques traces laissées sur le terrain et dans les musées, il est maintenant possible de revivre cet épisode majeur grâce aux publications qui redonnent un peu de chair à une histoire passionnante.

Pour en savoir plus

« Giétro 1818 sous la loupe des sciences », *Annales valaisannes 2019*, Société d'histoire du Valais romand, 432 pages en couleurs, livrées avec le DVD du film 1818 de Christian Berrut. 66 francs. (www.shvr.ch)



eau
de **genève**



Une carafe achetée
CHF 20.-

=
CHF 5.-
pour donner à tous
de l'eau potable

100 % des
bénéfices reversés
à des associations
humanitaires



Le Grand JD vous fait
découvrir la création du
dessin de Zep et le projet
soutenu au Kenya!
<http://bit.ly/zep-grandjd>

Vente en ligne

www.sig-ge.ch/carafes





DESSIN JIMMY ROURA

La trace des rois

*Je suivis la sente enneigée en direction de l'est. Les traces de pas que j'avais laissées à l'aller, encore nettement imprimées sur le chemin, me donnèrent l'impression de croiser un ancien moi-même appartenant au passé. Haruki Murakami (*1949)*

MICHEL FÉLIX DE VIDAS

La nuit, les soleils ne sont qu'une étoile. À mesure que la transition climatique s'accroît, les glaces fondent et des objets enfouis depuis des siècles, des millénaires, apparaissent. La découverte d'Ötzi, la momie vieille de 5000 ans, retrouvée en 1991 dans les Alpes italiennes, en témoigne. D'autres vestiges archéologiques seront dévoilés dans l'avenir, car la plupart des glaciers vont disparaître d'ici la fin du XXI^e siècle. Peut-être que des chevaliers, des archevêques ou même des rois, vont resurgir du passé? Commence alors une enquête stupéfiante.

Ce que nous sommes, nous sommes. Les premières traces de civilisation humaine en Valais sont attribuées par les archéologues au Préboréal (l'abri de Vionnaz, datant d'environ 7500 à 8500 av. J.-C). Le refuge décelé au-dessus de Zermatt a permis de vérifier que l'arrivée des populations de la vallée du Rhône ne s'est pas faite uniquement par l'arc lémanique, mais aussi par les cols de haute altitude. En 2013, une immense carotte de glace de 72 mètres de long a été extraite du glacier, près de la pointe Gnifetti, sur le Mont-Rose, côté valaisan. Ce prélèvement se compose, détaille le quotidien *The Independent*, de « couches invisibles contenant des éléments qui forment une empreinte chimique annuelle ». Les scientifiques

ont communiqué sur cette carotte glaciaire. Elle contient « une image inégalée d'année en année de plus de 2000 ans d'histoire climatique, environnementale, économique et politique ». Pour leur expérimentation, ils se sont concentrés sur les résidus de plomb venant de la pollution de l'atmosphère terrestre. Ils ont rapporté qu'une « modélisation atmosphérique de pointe » a dévoilé que des traces de ce métal dans la glace avaient été déposées dans les Alpes suisses par les vents provenant d'Angleterre. L'utilisation d'une technologie laser de dernière génération a permis d'inspecter et d'analyser une section de glace vieille de quelque 800 ans.

Cette étude, publiée dans la revue scientifique *Antiquity*, met en évidence qu'en 1189 et 1199 des baisses importantes des taux de plomb dans l'air seraient liées à la mort des monarques anglais, comme le relaient de nombreux articles dans la presse suisse et internationale. « La carotte de glace montre précisément quand un roi mourait, car la production de plomb chutait, puis remontait avec le monarque suivant », explique dans le *Daily Mail* le professeur Christopher Loveluck, de l'Université de Nottingham.

Les chercheurs ont aussi signalé une forte hausse du taux de plomb dans la carotte valaisanne à partir du début de l'année 1171. Ils ont aussi une explication. Après avoir été proche de Thomas Becket, un conflit émergea entre le roi Henri II et l'archevêque de Canterbury,

qui refusait de céder sur les privilèges du clergé. Un jour de 1170, le roi aurait déclaré : « N'y aura-t-il personne pour me débarrasser de ce prêtre turbulent ? » Aussitôt, quatre fougues chevaliers assassinèrent Thomas Becket dans la cathédrale de Canterbury, le 29 décembre 1170. Une mort qui aura un immense retentissement en Europe. Cela n'aura plu ni au pape, ni au clergé, ni aux fidèles.

Pour tenter de redorer son image, « le roi Henri II a promis de construire beaucoup de grandes institutions monastiques très rapidement », a raconté le même professeur Loveluck sur la BBC. Et de poursuivre : « Des quantités massives de plomb ont été utilisées pour la toiture de ces grands monastères. Et tandis que le roi tentait de réparer ses méfaits contre l'Église, la production de plomb s'est accrue rapidement ». Le hasard n'a aucune chance dans l'histoire, et voilà comment un assassinat se serait inscrit dans les glaces alpines.

Cette étude provient d'un glacier valaisan, c'est donc tout naturellement que j'ai rencontré le conservateur du département Préhistoire et Antiquité du Musée d'histoire du Valais, Pierre-Yves Nicod. Je lui ai demandé s'il pouvait me faire un commentaire sur cette surprenante étude qui lie le plomb dans l'air à la trace de monarques anglais.

Il me répond qu'il apprécie l'élégance et le côté très attractif de la démonstration mais, qu'en tant que préhistorien, il manque de compétences pour apprécier réellement sa perti-

nence. L'étude du professeur Loveluck repose sur la climatologie, alors que le préhistorien travaille sur l'archéologie glaciaire. Le conservateur du musée valaisan me répond que la climatologie et l'archéo-glaciologie sont deux disciplines complémentaires; la première fournit des informations sur l'environnement climatique des hommes qui ont fabriqué et utilisé les objets étudiés par la seconde.

Je me demande alors si, dans les prochaines décennies, les climatologues et archéo-glaciologues pourront, de la même manière que l'étude anglaise, voir les stigmates de la pandémie de Covid-19 enregistrés dans la glace valaisanne qui se forme aujourd'hui. Pierre-Yves Nicod me confirme qu'ils pourront très certainement observer dans de futures carottes glaciaires une diminution de la pollution de l'air, liée à la forte réduction du trafic routier et aérien durant le confinement. Tout comme une autre étude effectuée sur cette même carotte de glace a révélé des preuves de la peste noire. On estime que cette pandémie catastrophique du XIV^e siècle a tué au total entre 75 et 200 millions de personnes. La peste a servi à interrompre la production de métaux en Europe, abaissant la teneur en plomb trouvée dans la carotte de glace sur quatre ans, de 1349 à 1353. Il y a peu d'espace sur Terre qui dissimule un tel concentré d'histoire humaine. Cette mémoire intemporelle de l'humanité, figée dans la glace, nous réserve de nombreuses surprises.

POCHE / GVE

20_21 /saison_répertoire

ENSEMBLE__Valeria Bertolotto, Angèle Colas, Jeanne De Mont, Fred Jacot-Guillarmod, Jean-Louis Johannides, Guillaume Miramond

— Edith (Le journal d'Edith)

texte_Patricia Highsmith
adaptation et mise en scène_mAthieu Bertholet
dès le 26.10

// C'est un mensonge, mais après tout, qui va le lire. //

— La maison sur Monkey Island

texte_Rebekka Kricheldorf
mise en scène_Guillaume Béguin
dès le 16.11

// Pas de chance disait le homard avant de plonger, forcé, dans son bain bouillant. //

— Krach CRÉATION 2017

texte_Philippe Malone
mise en scène_Selma Alaoui
dès le 18.01

// NO FUTURE tu souris //

— Au Bord CRÉATION 2016

texte_Claudine Galea
mise en scène_Michèle Pralong
dès le 18.01

// Trois images de femmes me hantent. //

— Tokyo Bar

texte_Tennessee Williams
mise en scène_Manon Krüttli
dès le 01.02

// Je ne ferai semblant de rien. //

— Femme disparaît (versions)

texte_Julia Haenni
mise en scène_Selma Alaoui
dès le 08.02

// La vie comme une gentille soirée barbecue c'est le contraire de ce que je souhaite pour ma vie à moi. //

— Qui a peur de Virginia Woolf?

texte_Edward Albee
mise en scène_Anne Bisang
dès le 08.03

// Le symptôme le plus profond d'une pathologie sociale... le manque d'humour. //

— Gouttes d'eau sur pierres brûlantes

texte_Rainer Werner Fassbinder
mise en scène_mAthieu Bertholet
dès le 22.03

// Pour moi, nous n'avons vraiment pas besoin de nous disputer. //

Théâtre / Vieille-Ville

Cette saison, tous nos spectacles restent à l'affiche. La programmation est flexible, change en fonction des actrices, du virus et de vous. Pour connaître le programme au jour le jour, rendez-vous sur :

poche---gve.ch ou 022 310 37 59

Dune vague l'autre L'autre vague en soi Et le poisson s'en fout

PAULE MANGEAT

Le ressac d'un vers surréaliste écrit à 14 ans. Ce n'est pas le moment.

Jean me quitte. J'ai entendu.

C'est quoi le bon comportement à adopter quand un homme sublime, accompli, talentueux, plein d'esprit, amant brillant mais un peu chiant vous quitte? Pleurer?

Dune vague l'autre

Il a fait le tour de la question. J'ai entendu.

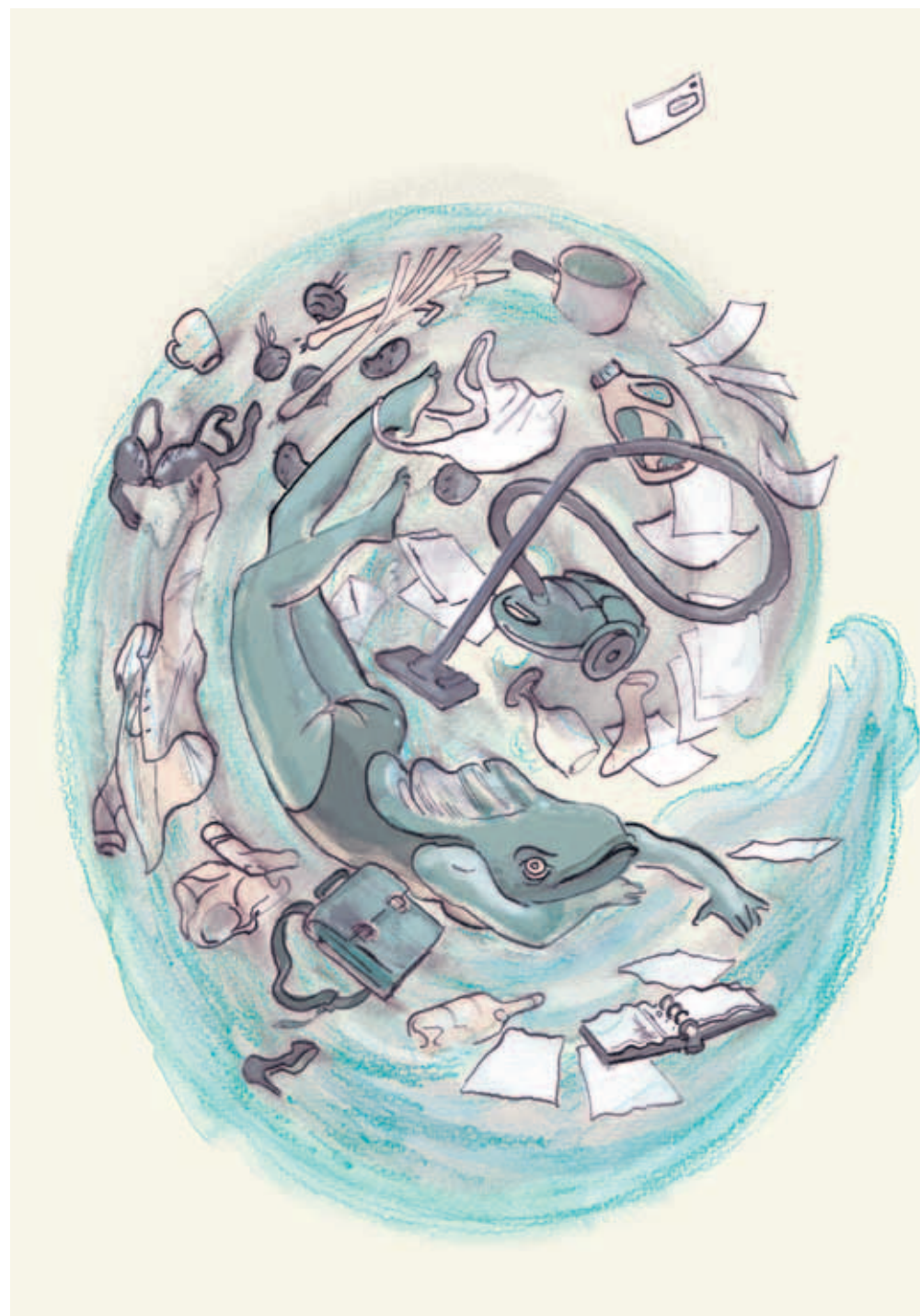
L'autre vague en soi

Ça doit prendre du temps de faire le tour d'une question. Ai-je déjà fait le tour d'une question? Mes questions doivent être incommensurablement plus grandes, plus retorses, elles doivent avoir des plis et des replis, des détours, des hanches larges, de la cellulite et des adiposités cachées, elles doivent avoir de la peau d'orange et des chemins de traverse fait de cailloux choux pour hiboux genoux mes questions, des zones d'ombre sous de jeunes chênes avec des poètes alanguis un brin de parmesan entre les dents et des libellules dans les yeux mes questions. Il est brillant, il doit avoir des questions organisées, avec des vols en Business Class et des connexions CFF, précision

suisse, tout arrive à l'heure de la réponse. Forcément, ça libère du temps de cerveau disponible pour faire le tour d'une question de ne pas avoir à penser comment la nourriture apparaît dans le frigo, comment se repasse une chemise, comment une machine se remplit et se vide, comment se finit une journée de travail alors qu'il faut nourrir le ficus arroser le chien et faire piquer sa mère chez le véto recharger la batterie de sa sexualité avec des jambes lisses de non mammifère et des yeux de bichère et des talents de bouchère pour couper dru les tracas administratifs et les paiements à l'heure et les amitiés qui s'entretiennent à coup de dîner d'appart rangé de raffinerie so sixties parce qu'il a lu que c'est la nouvelle mode la Nouvelle Vague et que Truffaut et Godard ça ferait de beaux prénoms à nos enfants qu'il faudra inscrire dans des putains d'écoles privées avec des putains de cours de chinois à organiser avec des putains de mères de famille so sixties qui seront si fières de leur putains de jeans troués par des putains de gamins du bout de monde aux mains déchiquetées par des acides gras comme leur mômes tellement so brillants quand ils insultent leur bonne thaïlandaise en mandarin avec des blondeurs peroxydées qui porte le nom de catastrophes naturelles mais bio.

Il a fait le tour de la question. J'ai entendu.

Et le poisson s'en fout.



DESSIN LÉANDRE ACKERMANN



Glaciers

EXEM

C'était une enfant de sept ans, très sensible ; elle luttait contre sa vulnérabilité. La fillette faisait des cauchemars qu'elle avait hâte de raconter dès le réveil à son père qui l'écoutait d'une oreille distraite.

SERGE ARNAULD

Dans ses nuits d'épouvante, elle observait les hautes montagnes exposer leur nudité glacée et elle détournait la tête sans y parvenir tandis que des démons des neiges bicéphales, de surcroît unijambistes, s'approchaient de son premier petit lit blanc.

Le papa souriait, il comprenait tout. Ce sourire était l'interprétation hâtive des rêves récurrents de sa fille. Trois années auparavant, il lui avait montré plusieurs photographies de ses voyages dans des pays lointains. L'une de ces images avait pour sujet un pauvre hère, vêtu d'un caleçon sale et d'une camisole trouée. Il poussait une charrette à bras sur laquelle se trouvait – tel un vitrage translucide – un énorme bloc de glace, très lourd. Celui-ci servait à la conservation des denrées ou au refroidissement des boissons.

Sous le soleil brûlant du sous-continent, la glace fondait ; on pouvait distinguer à travers cette masse épaisse et dégoulinante, pareille à un reflet, une face humaine imprécise à moins que ce ne fût un effet de l'imagination, le signe précurseur d'un selfie moderne, celui de son papa identifié au porteur de glaces. « Ne jamais boire de cette eau ! », hurlait sans voix le père.

« Ne jamais consommer de glaçons en provenance de ce bloc... Tu tomberais gravement malade, ton corps se transformerait... Dans le monde d'aujourd'hui, de très nombreuses personnes vulnérables meurent du choléra ou de la typhoïde ! » Les craintes du père, considérées rétrospectivement en son mutisme, s'exprimaient naguère dans un charabia auquel cette enfant n'entendait rien.

La fillette aimait particulièrement se regarder au palais des glaces, un endroit ainsi nommé parce que des miroirs déformants modifient la silhouette du visiteur, lequel en rit jaune ou en a une peur bleue, selon son âge. L'enfant pensait que, dans son ancien petit lit blanc, lorsque les démons des neiges s'avançaient vers les barreaux protecteurs de sa couche, les déformations de sa personne, vues tout au long du parcours labyrinthique du palais des glaces, persistaient et la protégeaient des regards ou des atteintes de ces effrayants intrus.

Lors d'un de ses cauchemars résurgents, il advint, après que les photographies fussent à nouveau classées dans leur album, que le pauvre papa décida de préparer un « mistram ». Ce nom de plat *inconnu au bataillon*, inspiré par le langage culinaire de ce pays lointain, était une « invention éducative paternelle », destinée à faire découvrir à la fillette de quoi se nourrissait le misérable porteur d'eau polluée et congelée.

Il s'agissait de rassembler tous les vilains restes de nourriture existant dans la cuisine et de les mélanger pour en faire une potée peu appétissante, annoncée cependant comme délicieuse, l'ordinaire de la multitude vivant sur terre.

L'enfant mangea, elle eut des haut-le-cœur, plus par ce dégoût lié à la vue que par le goût du mélange de fruits presque pourris, de légumes cuits et recuits et de farineux variés liant le tout, un mets bien épicé appelé à devenir ce « détestable mistram », servi pour atténuer la délicatesse de jeunes intestins favorisés par la nature et pour aviver de bonne heure la conscience de plus funestes destins.

C'était encore flou dans l'esprit du père et dans celui de son enfant. Il eut fallu tôt ou tard distinguer dès le lever de la fillette le réel de l'imaginaire, le « vrai » du « faux », échapper ensemble à cet aigre-doux enfer nocturne.

Le papa s'étant confondu dans les rêves de la fillette avec l'un des démons des neiges, il était impérieux que le « vrai » père eût la volonté de ne pas fournir une « fausse » glace à sa progéniture « bien élevée ».

L'homme *en chair et en os* prit donc par la main sa chère enfant et l'emmena un soir sur l'un des quais de la ville, là où un pavillon se nommait *Les glaces nationales*, prétendument

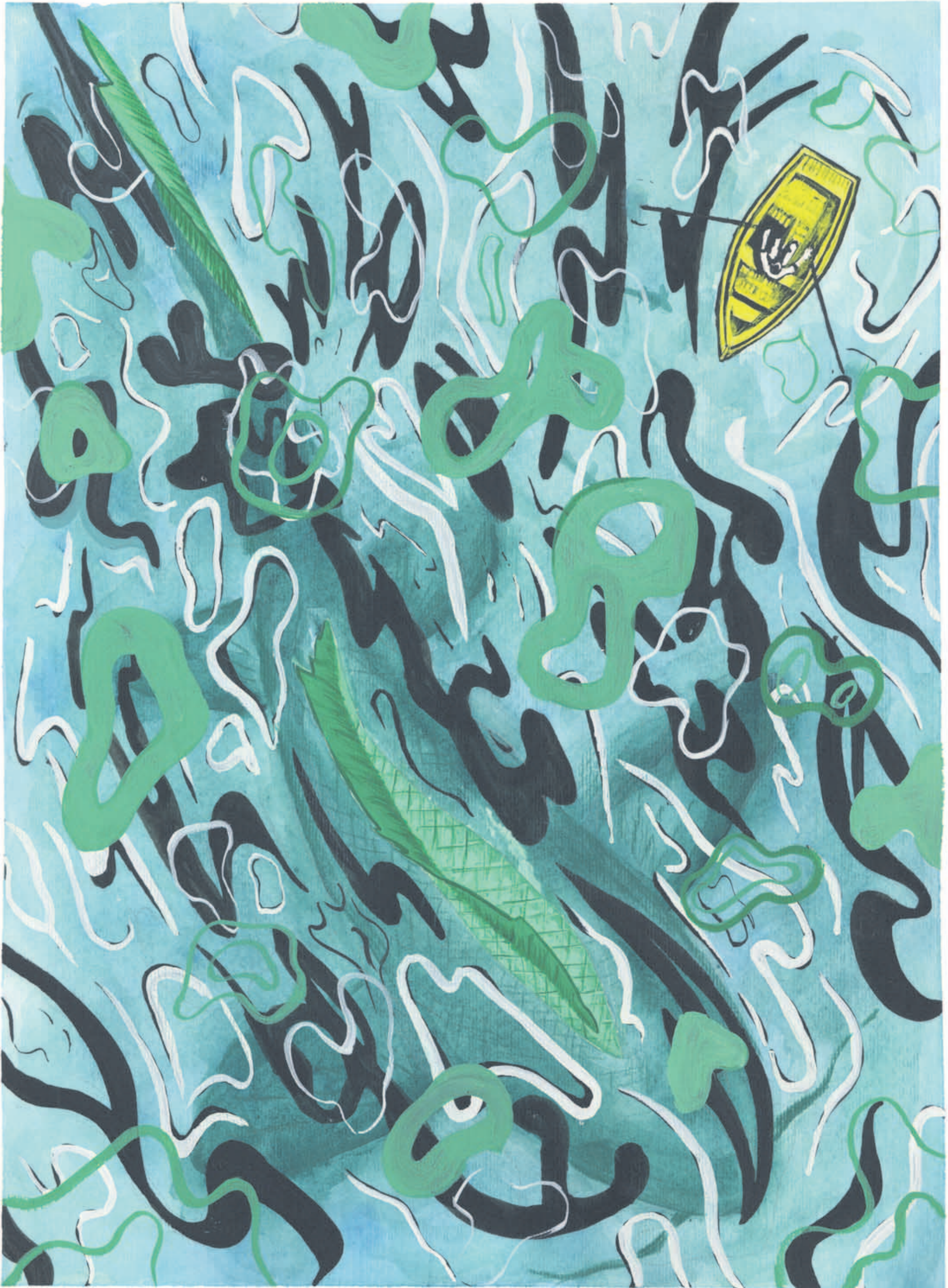
les meilleures en qualité, du seul fait de l'adjectif patriotique employé par l'établissement.

Lorsque fut présenté le *cornet* pointu, surplombé par deux boules de glace étrangement nommées « casse-ici-tronc » selon les syllabes perçues par la fillette lors de la commande orale (ainsi que peut être compris par l'ouïe attentive d'une élève, sensible aux phonèmes, l'assemblage « Iseut-aux-blancs-chemins », confondu avec Iseut-aux-blanches-mains), il arriva que la sensation gustative de carton que procurait ce *cornet* beige – le long duquel coulaient les filets grenat bleuté et jaune pastel des glaces – s'intégra aussitôt au « méchant mistram », associé à la présence des démons des neiges épiant patiemment à travers les barreaux du mignon petit lit blanc.

C'est alors que la fillette envoya brusquement cette gâterie glacée contre son père qui voulait la goûter, ainsi qu'aurait pu être lancée une boule de neige, mieux dit, un bonhomme de neige qui n'aurait plus jamais appartenu à l'un de ses cauchemars.

Elle racontera par la suite qu'elle avait réellement taché les habits paternels.

De ses rêves de glaciers, elle n'avait plus jamais la mémoire, affirmera-t-elle bien plus tard. Cependant, lorsqu'elle souffrait de gerçures aux lèvres ou aux mains, le froid ambiant réveillait ses souvenirs.



VEACESLAV CALMATUI (DIT SLAVI)

«Encore vague», un thème aux sens multiples que Slavi a empoigné avec originalité et puissance pour illustrer, en l'inscrivant dans l'univers lacustre des Bains, la période angoissante que nous vivons. On ressent une tension dans cette vibrante composition graphique où un garçon rame dans une fragile barque pour fuir ou lutter contre un monstre qu'on devine... et qu'on finit par voir. Est-ce un silure, un virus? Va-t-il réussir à se sauver du danger? On ne sait plus dans quelle eau on nage...

Patrick Fuchs, doyen de l'École supérieure de bande dessinée et d'illustration de Genève, CFP Arts

Un homme humide

J'ai appris la mort de Pamela Pilchard sur le site internet de Golden Leaf, maison de retraite pour comédiens à San Diego, Californie. Accident de la route. Je n'en saurai pas plus. Je l'ai d'abord imaginée se jetant sous un train au volant de sa légendaire petite MG. Plus tard je me suis dit qu'elle avait pu être écrasée devant chez elle en qualité de piétonne. Qu'est-ce que ça change ? Rien. Sauf que cette mise à pied mémorielle prouve que l'Oubli ne traîne pas : le fourbe a commencé son travail de nivellement.

JEAN-LUC BABEL

J'étais venu à New York plein de candeurs. Mon scénario respectait les règles du genre. « Extérieur nuit. Une voiture roule. Le vent souffle si fort qu'il renvoie la lumière des phares dans la figure du chauffeur. » Des sourires de pitié saluèrent ma lecture publique. Les rires tuent moins. D'entrée, une phrase avait mis le terme à mes espérances. Étais-je si mauvais ? La vitesse de la lumière varie selon le milieu. Un verre noir épais, une lourde mélasse la ralentissent. Un vent ne saurait-il en faire autant ? Certes, il faut le concevoir d'une violence extraordinaire, mais qu'est-ce qui est impossible à l'invention des deux frères au nom prémonitoire ? Et monsieur Méliès n'avait-il pas naguère ouvert des bureaux à New York ?

Pour me consoler on me parla avec dédain de Hollywood, de l'autre côté du continent. Là-bas les producteurs ne faisaient pas de sentiment non plus, mais j'étais jeune après tout. Un dépanneur de scénarios pourrait me repêcher. On m'offrait un plan B. (Cette lettre me tacle depuis le berceau.) J'acceptai. À l'ouest, pied tendre !

Frais converti au réalisme lucratif, mais le cœur entre les dents, je roule en pleine nuit dans le désert à bord d'une Mercury pourrie, tous phares éteints. Un hélicoptère de la police se pose sur la route et m'arrête.

« Vous roulez sans lumière. » Savent-ils seulement ces pigs, à quel point ils ont raison ? Et que leurs mots sont pénétrants ? Je dois souffler dans l'éthylomètre. Zéro.

« Vous ne buvez donc pas ?
- De l'eau.
- Vous trouverez des puits de glace et des geysers brûlants plus au nord, jeune homme. Good luck. »

Ces biberonneurs de bourbon sont bien susceptibles !

À Hollywood, j'obtiens un petit rôle sur le seul crédit de ma pomme, qu'on s'empresse de noircir au cirage. On me pousse sur un plateau. Le décor représente un bateau à roues à aubes du Mississippi. De la vraie eau. Sur le billard du salon, le panettone est si volumineux que j'y devine cachée une danseuse en tutu. « Ô ma mie, ma mie » suis-je censé crier en brandissant le couteau. L'énorme gâteau proteste. L'actrice exige une pause. Elle veut exercer son droit de regard sur le script. On l'extrait de la brioche, elle quitte le studio et, tendant au portier ses mains pour qu'il les lèche, lui demande quel jour on est, sans écouter la réponse. La semaine qui s'ouvre promet d'être interminable.

L'équipe est à peine dessalée. La fièvre ne tombe pas.

Le metteur en scène porte une culotte de cheval. Il est d'Europe centrale, il parle le français avec un accent. Il m'a choisi pour la caissette, en m'adoubant de sa badine. Braquant le menton sur l'actrice : « Vous avez vu ses mirettes ? Deux bidassiers. » Dit-il, anxieux et admiratif. J'imagine des soldats désœuvrés dans une ville de garnison, traînant leurs guêtres le



PHOTOGRAPHIE FAUSTO PLUCHINOTTA

dimanche. J'ai mal compris. C'est « billes d'acier » qu'il a dit. La guerre c'est du sérieux, surtout en dentelles.

Les beaux yeux s'embrument. La star pleure. Cette habitude de serrer le mouchoir dans sa manche. Sa mère avait toujours un tricot dans la poche. Parce qu'une femme honnête ne laisse pas ses doigts inoccupés. Les tabloïds m'apprennent tout ce que je veux savoir sur Pamela. Son enfance. Ses débuts. Il existe un crépuscule du matin pour les modestes, les besogneux. C'est par un jour blafard qu'elle s'est présentée au check point des studios avec sa mère. Sa première épitaphe, ce fut ce chèque, gagné à huit ans, accroché désormais au baldaquin de son lit. De son vrai prénom Pernette, Pamela Pilchard est née à La Nouvelle-Orléans, pauvre. Aujourd'hui encore elle répare les accros en brodant une fleur ou un insecte par-dessus. Même les sparadraps sont customisés : pervenche, coccinelle... Ces détails me ravissent.

J'obtiens un rendez-vous. « Elle s'appelle Reviens » me met en garde, d'un ton d'avance résigné, le metteur en scène. (Anticipons. Elle s'appelle Remords, car elle mord deux fois, la louloute, et rapportera le bâton pour vous battre.)

Quand le bonheur frappe, n'ouvre pas, va dehors le retrouver. C'était en été. Nous étions sur les plages.

C'est là que l'histoire a débuté. On marche des heures le long de l'eau. On invente un dé-

sert à deux et tout le reste tourne au mirage. La nuit, cependant, ne perd pas ses droits. À Hollywood les étoiles boivent comme des trous noirs. C'est le grand défi. Chacun joue pour soi.

Mon verre tintait les rounds. J'étais rarement gagnant. Survint le matin fatal.

Je n'aime pas les petits déjeuners au lit. Les miettes m'empêcheront de dormir aussi sûrement que les grains de sable ramenés de la plage. Pamela, au contraire, y voyait le comble de la réussite. Et puis patatras. Les choses du quotidien, encore si légères il y a peu, étouffent. Un éclat de coquille d'œuf s'incruste. Le cure-dent appelé à la rescousse coince à son tour. Puis la pointe du couteau. Dehors, les marteaux-piqueurs, toujours serviables, proposent gracieusement leur aide. Pamela était folle.

Une ambulance l'emporta.

Au studio mes retards, mes blancs, mon nez causèrent mon renvoi. On me rendit mon scénario. La ficelle du paquet n'avait jamais été défaite. Le tout finit en longues nouilles de papier. Mon permis de travail ne fut pas renouvelé. Un Peau-Rouge, dans la cellule de dégrisement d'un commissariat, me parla du peuple Bois-Fumant. Il appartenait à cette réserve (mot plein d'espoirs). Le français ayant disparu, « Bois » est aujourd'hui compris comme « Boys » et « Fumant » comme « Human » préfixé selon « Femen ». Je m'armai de leur sagesse. En voulez-vous des exemples ?

« La main de la prudence ne choisit qu'une parmi les papillotes de la neige qui tombe.

Quand vient aux arbres leur tour de parler, ils en appellent au vent et renvoient les aras.

Le CV de l'homme libre tient sur un grain de sésame volé par un merle moqueur. »

Ces mots me serviront de laissez-passer.

Le sorcier m'a vu venir de loin. La tache aveugle qui affecte son œil droit s'est posée sur moi. Stop. Il feint d'avoir marché sur une pépite et déclare à la tribu qu'il ne lèvera pas le pied avant qu'on n'ait ôté le coyote blanc qui barre le sentier. Mon voyage s'arrête là. Des jours et des jours j'ai marché dans la Prairie. Un moustique de belle taille tourne sans arrêt au-dessus de ma tête et semble apprécier ma peau. Il faut bien que tout le monde mange et boive.

Le féroce faiseur de pluie et de beau temps me promet un sort de poupée mécanique : il veut voir dedans. J'avoue tout. L'Europe, New York, le scénario, Hollywood, l'alcool. « Tu es un homme humide » dit-il en posant sa hache emplumée. Il se présente en faisant une moue dédaigneuse : Bleu-Fumé. Son autre nom est Grande Petite Herbe. Il déplore que mes rêves passent par l'estomac, non par l'air, non par le ciel comme un Indien. « Que d'eau, que d'eau sans doute, mais de feu comme ton calumet. » Sur cette riposte j'écrase le moustique. Ceci est mon sang. Et nous sommes quittes, le chaman et moi. Frères.

Un lac, un fleuve peuvent-ils être une personne ?

Je suis le Léman ; je suis le Rhône. Ou je suis les deux qu'importe. Je suis simplement l'Eau dans ses multiples dimensions, qui transite et prend nom dans les territoires que les hommes désignent. En effet, j'ai cru comprendre que, pour l'espèce humaine, il faut un nom pour exister, pour bénéficier d'une identité, comme il faut être regardé par des yeux d'humain pour être paysage. Pourtant, étant l'eau, je suis la vie ; je suis celle qui transite depuis l'origine de la Terre à travers toutes les générations, je suis intrinsèquement vivante...

GILLES MULHAUSER

Il fut un temps où les hommes m'adressaient des demandes, des vœux, des faveurs, par des rites collectifs, des prières individuelles. Un temps où un dialogue existait entre nous, empreint du respect de la différence, se nourrissant de la complémentarité entre deux mondes. Le jeu de plusieurs ambivalences fondamentales – inondations et sécheresses, miroir et profondeurs, vie et mort –, tenant sans cesse ce dialogue en haleine : ne dites-vous pas qu'il faut avoir connu la soif pour apprécier pleinement les valeurs de l'eau ?

Lac ou fleuve, j'étais alors caressé par des pétales de fleurs, par des bougies flottantes, par des chants, des vibrations sortant du ventre des femmes et des hommes ; parfois, j'apaisais des nouveau-nés avec quelques gouttes, j'accueillais des adolescents dans leur passage vers la vie adulte, je recevais des dépouilles pour les emmener vers un autre monde... Les mariniers me demandaient de pouvoir descendre ou remonter sans encombre ; on me remerciait pour une bonne pêche ou une abondante récolte ; on m'en voulait pour la désolation semée par mes débordements, par mes colères incompréhensibles...

Puis, prenant la mesure de mes potentiels, de mes forces, de mes ressources, les humains m'ont mis à leur service ; leurs génies divers ont eu raison des miens ; cela s'est fait souvent sans demander, sans en prévoir les impacts, mais en les compensant ultérieurement, partiellement, et en me «renaturant» parfois... Amusante prétention d'ailleurs pour moi qui posséderai toujours ma nature propre...

Vous aurez compris qu'après avoir porté l'évolution même du vivant en l'absence de l'humain (pendant 4 milliards d'années), je suis devenu d'abord brièvement (depuis 30 000 ans) une entité, un alter ego, sujet de dialogue avec les sociétés humaines, puis (depuis quelques milliers d'années) un objet de gestion, vecteur, récepteur, serviteur de toutes sortes d'usages ou de produits au profit de l'humanité. Pourtant, ces trois qualités existent toujours en moi, mais elles semblent difficiles à équilibrer, ou d'abord à faire entendre.

Si j'écoute les discussions, les manifestations dites «climatiques» qui se tiennent dans les



cités sur mes rivages, ces multiples fonctions tentent aujourd'hui d'être réunifiées à mon propos ; des jeunes élèvent la voix pour le rappeler avec véhémence, sans violence ; des citoyens hybridant nature et culture l'inspirent tant sur le plan artistique que politique, et multiplient

les formes de dialogue entre les systèmes, qu'ils soient sociaux, économiques ou environnementaux ; enfin, l'idée de me donner une personnalité juridique est introduite un peu partout sur le plan institutionnel. Je ne suis pas demandeur de ce dernier point mais, en com-

préhension avec ceux qui le proposent, j'admets qu'il est de nature à ouvrir les sociétés humaines à une nouvelle pédagogie, à des relations renouvelées avec les êtres vivants non humains.

En effet, que l'eau soit *produit de consommation* pour boire, cultiver, laver, chauffer, refroidir, et que des tarifs aient été fixés pour cela, il n'en demeure pas moins que j'offre aussi de nombreux services : j'inspire, je fais peur, je porte, j'emmène, je fais passer, etc. Ces derniers sont délivrés gratuitement (ou plutôt ne sont pas monétarisés, c'est-à-dire non introduits dans l'équilibre budgétaire de votre économie globale ou «intérieure brute») et entrent dans ce que depuis quelques années les spécialistes appellent les prestations écosystémiques ; cela permet de faire comprendre à tous qu'en plus de la notion de produit de consommation (à modérer) il y a celle de *bien commun* (à préserver durablement).

Laissez-moi encore introduire une troisième notion afin que les deux premières ne captent pas seules toute la rhétorique humaine, mais puissent laisser la place au purement gratuit : en tant que fleuve, lac, eau au sein de mon grand cycle si souvent expliqué aux enfants, en tant qu'être vivant, j'ai besoin de lieux où les autres me foutent la paix, où personne ne vient m'orienter, m'utiliser, me polluer ; j'ai besoin d'intimité pour régénérer ma propre résilience. Il me faut des espaces où je ne produis rien, où je ne sers à rien, où je suis simplement moi-même pour continuer à vivre, où mes propres vagues nourrissent l'âme. Merci à une humanité, trop gestionnaire de la planète, d'en tenir compte.

Un jour, il sera à nouveau compris par la majorité de l'humanité qu'en portant atteinte à mon fonctionnement d'être vivant, ce ne sont pas seulement quelques fonctions qui sont altérées et qu'il s'agit d'assainir à coup de pansements, mais que c'est l'entier de ce que je peux réguler pour vous aujourd'hui et pour demain qui est affecté. Ma température, mon taux d'oxygène, les rides de mon dos inquiètent, mais je ne souhaite pas rester l'objet de ces attentes, de ces atteintes et de ces attentions, je veux rester le sujet de ma propre évolution.

Pour prolonger :

www.appeldurhone.org

AMR GENÈVE

Centre de jazz et musiques improvisées depuis 1973

300 soirées musicales

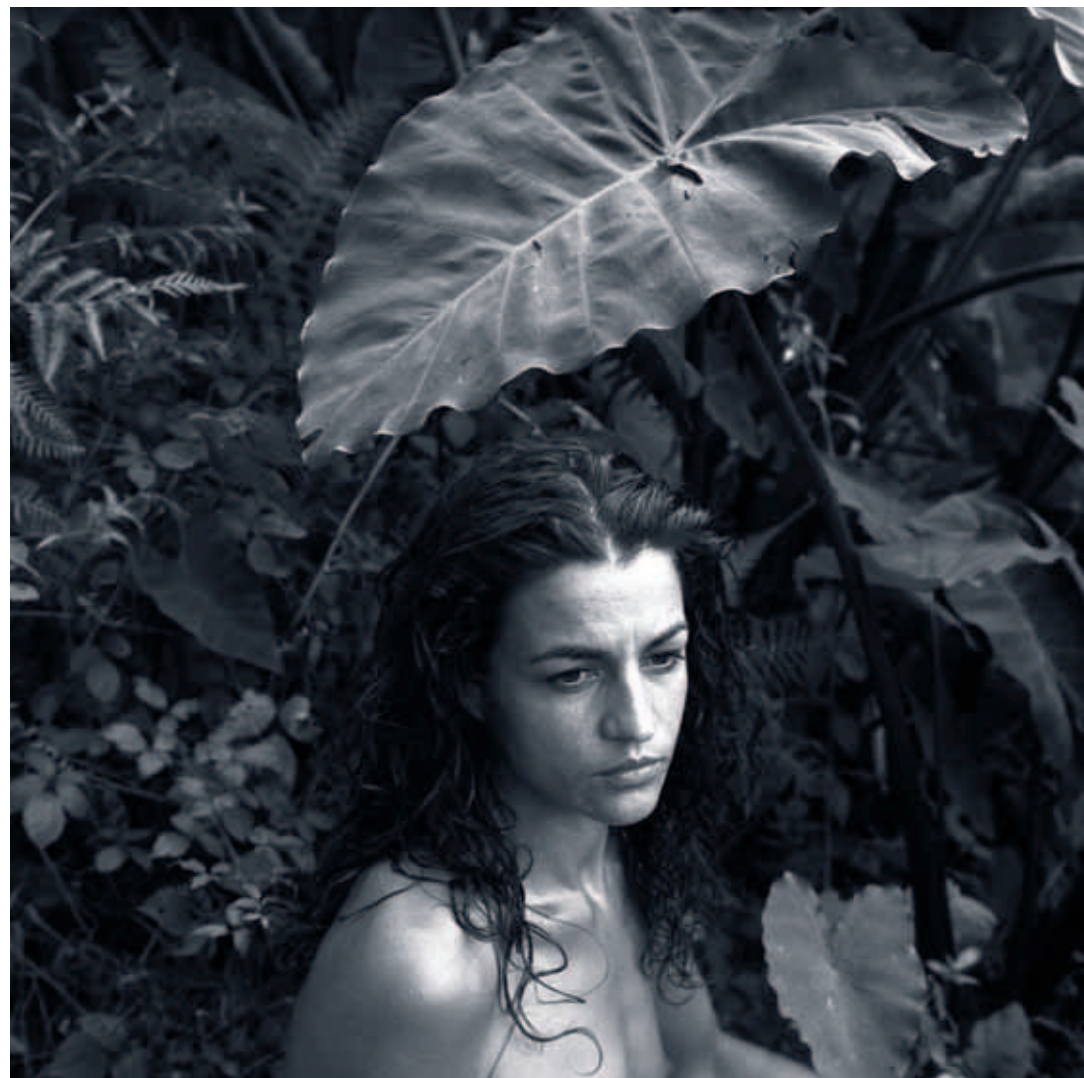
2 festivals annuels

Ateliers, jams, stages



AMR *Association*
www.amr-geneve.ch





PHOTOGRAPHIES EDEN LEVI AM

Fluid is the river

EDWARD V. MANDRY

Silence ! Et chambre noire. Les ciseaux coupent les séquences de la pellicule développée. Les doigts manipulent les morceaux sous le regard dense de l'ampoule inactinique pour procéder aux tirages. Une photo après l'autre. Les clichés baignent dans le liquide révélateur. Les formes noires et blanches apparaissent sur le papier glacé.

On y voit des marais, lieux où rien ne bouge, territoires des métamorphoses secrètes et silen-

cieuses. Se dévoile une nature dense, nourrie par un cours d'eau de la même couleur que le ciel. Des formes – ombres des feuillages, reflets du paysage ou présences fluides visibles sous l'eau – se génèrent d'elles-mêmes à la surface des eaux troubles.

Des bruissements légers viennent déranger cette flore stagnante. Un clapotage irrégulier, le craquement bref d'une branche ou un mouvement imperceptible dans les feuilles sagittées. Apparaissent des silhouettes aux contours vagues, des corps noirs aux reflets blancs, des corps blancs à ombres noires. Nues, ces figures surgissent des eaux, sortent de la broussaille,

se posent là, avec conscience. Complices, elles se dévoilent sans rien dire.

Distants des drones, des bruitages urbains et des violences nocturnes, loin des saccages, de la honte et des assignations, ces êtres prennent position dans un non-lieu, en transit d'un territoire à l'autre. Hors-les-murs et hors-les-lois, ces personnes et leurs souvenirs, ces corps sans genre, sans nom, sans origine et dont on a perdu la trace, vivent et respirent au-delà de la mémoire photographique.

C'est ce que semblent nous raconter ces images. Mais en vrai, nous n'en savons rien.



La crapaudes d'or aux nénuphars.

J'ai faim du monde

Je m'en tamponne des disparitions du mammoth à poils drus même bigarrés de soies superbes au vent roux des fontaines premières en haut qui pleurent des larmes d'obsidienne & qui rugissent des racines au profond du ciel dans la Terre au fond pleine d'un immense feu. Je m'en fous de la libellule turquoise & myrtille fusant droite *la vie d'être* sur l'étang zigzillant jusqu'au moustique absolu du but.

JEAN FIRMAN

Je m'en fous de la fauvette écarlate & du fou de Bassan même celui qui plonge ailes écarquillées d'en-haut jusqu'au profond violet bleu – oiseau total – au jus géant lancé sans peur de si haut par l'océan des mers.

Je m'en tamponne des disparitions du chien flambant de Khazanov aux yeux kirghizes d'âme à vagues vastes roulées profondes.

Je m'en tamponne du taureau rouge terre sanglante aux jeux bien trop sacramentaux des mille religions soumises aux cornes lestes & noires de Séville.

Mort je dis aux rouges-gorges dont le poitrail est franc au vent si fou qui tremble.

Mort aux grenouilles je dis qui nagent nues dedans les lacs aux filaments trop sincères.

Je m'en tamponne des tortues vastes rugissant de douleur par la mer massacrées de pétroles & de micro-plastiques, ô tant que je fous – je ne suis pas fou – via l'internet & autres électrocutions parfaitement immédiates depuis des lustres tous mes sous du monde au crédit des suisses & autres semblables avocates officines *de par ici* qui toutes sont *par là*.

Je m'en cire & je m'emmielle de la crevée des abeilles depuis des ans & j'admire la beauté rose lisse au marbre des églises quand je prends l'avion pour l'Italie le moins cher possible, le plus souvent possible.

Mais là l'abbé vatican caché derrière sa crouille grille au rideau de feutre aubergine

dedans son église toute de marbre rose en un sourire jaune fit semblant de bien connaître tout Dieu par derrière. *Agnus Dei* & servants de messe en robes rouges & surplis blanc amidonné au cou d'une efficace & redoutable laisse de dentelle sous le fouet juteux des goupillons d'eau bénite dedans l'enfance des soprani si clairs.

Moi vraiment je ne crois plus qu'à l'alouette lulu qui a du vent d'inconnu saisissant dedans les plumes

& des chants si hauts tout en bas dans la gorge quand elle monte d'un coup la gloire du pré nu jusqu'au ciel.

Et puis un gredin bourré jusqu'à la lulette rouge de vide s'avança qui braillait mou dans les premiers rangs et qui arborait une casquette américaine militaire brodée au front des armes vendues à tous les vents marchands de Federer a hurlé: «C'est le dieu, de dieu, de dieu».

Un autre a hurlé: «Wavrinka, c'est l'animal». Ce fut aussitôt frappé de gloire & de joie supranationales par les journaux de papier tant que d'électrique. Tous les fous rires étaient de King Kong, tous les cris étaient des ahan de hyènes à mandibules articulées violentes jaunasses & les grimaces à la raquette comme des crachats gluants verdâtres au front de Dieu.

Au football sur le stade d'à côté en leurs savates à crampons afin de ne pas déraiper sur les pâquerettes artificielles les violents brutaux des tétons durs glanaient le pénalty de la toute violence.

Ah jeux de haine & brutalité foncière des hommes de fric & de toujours plus de fric alors que l'âne à la fontaine bénie du vent bleu montrant ses dents au ciel sans ahaner dit juste tendrement hihan. Donnant sa grande langue rose au sel si bleu.

Alors vos goals sont pour demain, alors vos mains sont pour vos gueules. Winston Churchill avait compris que le sport tue car en son âme immonde trafiquent toujours dès le début au moins cent salopards. *Le bon, la brute, le truand*, film imbécile. Le grand mois, le vide d'âme qui braille au vent ahuri de la misère des pyjamas gluants & des cuissettes flottantes. Sans compter les tatous hideux dont à jamais vous avez perclus violents vos épidermes que nul jamais même l'ange Javel ne saura laver. Ni vos chevelures, faux Iroquois, tailladées zigzag des tondeuses aujourd'hui vrombissantes de la mort-même.

Et puisqu'en ce journal le thème est maintenant la vague, comme au sport je dois hélas vous narrer encore une de ces brutalités gratuites & renversantes.

J'étais assis – ah gentiment mi-août les pieds dans l'eau claire posés sur des graviers de perles où perlaient vivants & frais de minuscules coquillages d'eau douce – au flanc d'un radier où deux hommes avaient descendu sur l'Ain, vaste rivière, leur bateau tout bandé de cannes à pêche. Et voici soudain, son bateau bien flottant & dûment largué qu'une brute monta dans son monstre 4x4 à lunettes noires & casquette à *blinder* au front soudée et d'un coup violent remonta de l'eau sa remorque en

balançant d'un coup toute la gomme comme un salaud à ses pleins gaz et son regard de brute éjouie ricanant au passage me cisaila jusqu'à l'âme. La vague ainsi créée surprenante me trempa les vêtements bien en haut les deux reins.

& je me pris à détester gratuite la méchanceté effrénée du monde.

C'était que cet homme *avait perdu l'oraison*. C'était que cet homme avait perdu l'enclume & la forge & les marteaux sans maîtres aux grands gosiers rouges têtus des brasiers ardents du monde.

Il avait perdu l'oraison.

Il avait perdu l'humble & vigoureuse salutation du monde des lueurs fauves des soirs aux lumières cinglantes des matins.

C'est-à-dire l'invention. Il avait perdu. C'est-à-dire la scansion. C'est-à-dire le tambour qui tonne à la bonté d'être. C'est-à-dire la flûte où roulent d'un coup la mer la terre & le ciel. C'est-à-dire le chant profond brandi de tête & de gorge de la magie quantique cantique du monde en haut en bas partout par l'univers en lui-même se distendant sans cesse qui tourne enchanté.

J'écoute et je vois que les anges ont des dents aux feux par les nuits qu'on allume.

Silence l'eau s'y lance.

Le dess(e)in d'un nouveau monde

À l'heure où j'écris ces lignes, la liberté comme la légèreté ne cessent de s'amenuiser, ici et ailleurs. Sale période, où la peur et le repli dominant, où la singularité de l'être humain devient évanescence et où la politique comme l'économie persistent à jouer les gros bras. Quelle sera la suite de tout cela? Nul le sait. Et nul ne sait si la bulle magique et légère des Bains pourra, à court terme, se prolonger dans son essence unique.

PHILIPPE DUVANEL*

À l'heure du début du confinement, en mars dernier, nous avions toutes et tous l'espoir d'un temps passager voire d'une rupture qui allait, forcément, être productrice de changements. C'est pour le moins le sentiment que Delémont'BD – le festival de bande dessinée dont j'assure la direction artistique depuis ses débuts – partageait. Prévue à mi-juin, l'édition 2020 du festival n'a naturellement pas pu avoir eu lieu, du moins en ses murs. Mais la minuscule équipe que j'intègre a pris le parti de ne pas lâcher l'affaire. Considérant la situation et non convaincue par la proposition d'un substitut virtuel – ne reflétant pas l'essence de sa démarche – elle a imaginé que le festival vienne physiquement à la porte de chacune et chacun. Elle a aussi cherché à ce que le projet qu'elle mettrait en place puisse profiter aux bédésistes et puisse partager, auprès du plus grand nombre et de façon profondément populaire, la singularité du langage de la bande dessinée.

Les affiches dans la rue pâlessaient de jour en jour et l'idée d'utiliser leurs supports pour ledit projet nous vint progressivement. Nous avons alors imaginé, grâce au soutien fidèle de nos partenaires et de la Ville de Delémont, afficher des créations originales dans toute la Suisse romande. Restait à défendre un vrai propos. Nous avons dès lors invité 18 bédésistes romand-es à réaliser une création sur le thème d'un nouveau monde: celui qu'elles ou qu'ils

rêvaient, ou qui surviendrait, peut-être (!), après le confinement. Leur « mandat », réalisé durant une période chaotique et en un mois à peine, fut des plus complexes. Leurs créations ont néanmoins dépassé toutes nos espérances. Oniriques, poétiques, interrogatives, pessimistes, maïeutiques, satiriques ou fatalistes, elles ont traduit, avec profondeur ou légèreté, les espoirs et désillusions d'un nouveau monde possible. Reproduites en grand format, elles se sont épanouies, le temps d'une semaine, sur plus de 600 panneaux d'affichage de 15 villes de Suisse romande (dont Genève, Carouge et Meyrin) et de Bâle. Elles ont également donné lieu à un recueil (toujours en vente, au profit de la SCAA – *Swiss Comics Artists Association*), ainsi qu'à un prolongement sur notre site (delemontbd.ch), avec une interview vidéo de chaque créatrice ou créateur ainsi que ses recommandations musicales, littéraires et cinématographiques.

Ce projet, largement nourri de la situation traversée a, une fois n'est pas coutume, permis des rencontres nombreuses et, espérons-le, des confrontations utiles. À vous désormais de l'apprécier ici-même (dans ce beau et précieux journal), chez votre libraire ou sur votre écran. Sachez que nous prévoyons d'ores et déjà de renouveler l'expérience, avec d'autres créations, en 2021! À bientôt donc, à Delémont'BD, dans la rue ou, pourquoi pas, sur les murs des Bains, si un peu de liberté nous revient. On croise les doigts!

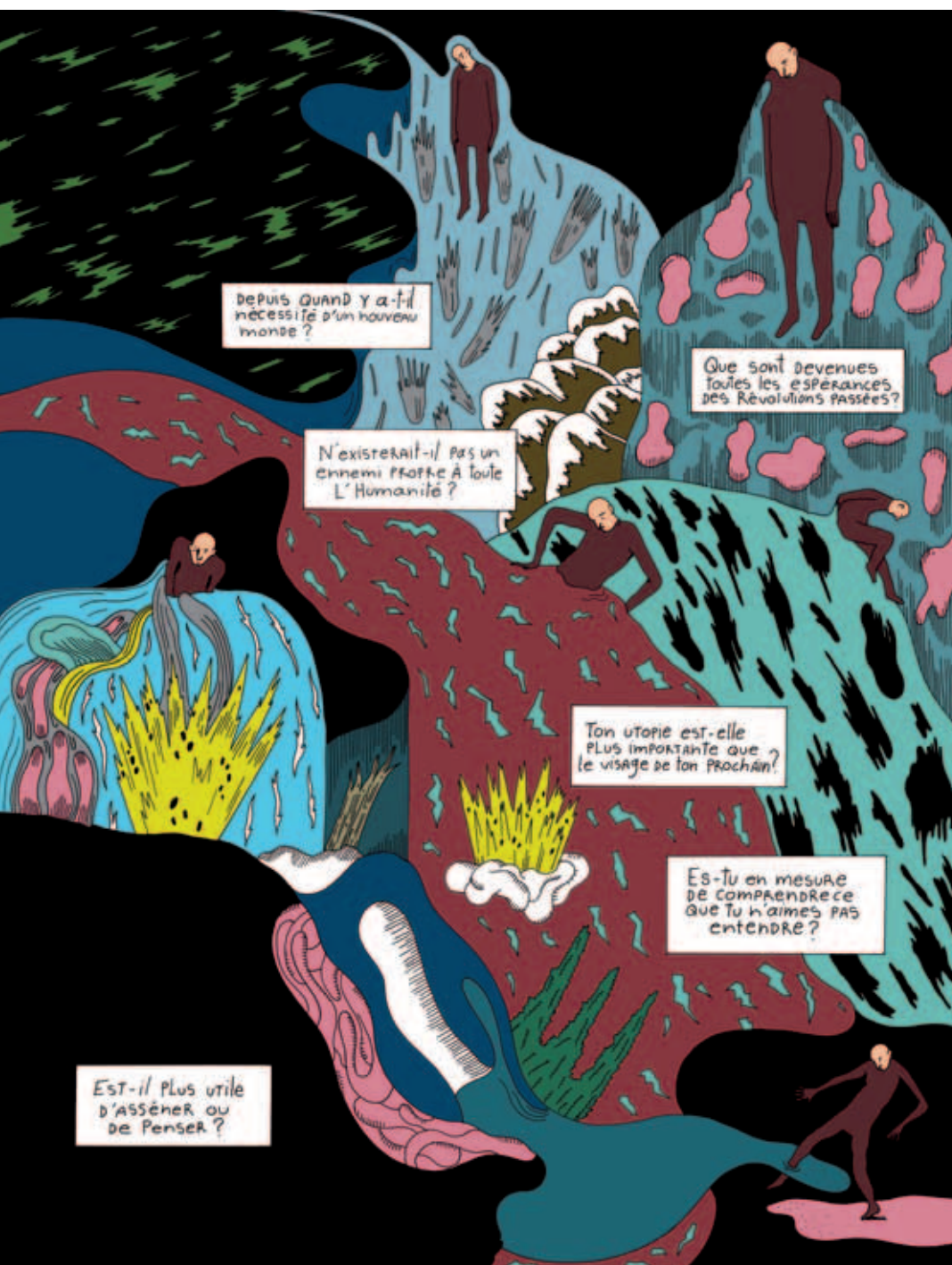
*Directeur artistique de Delémont'BD.



Noyau

L'ensemble du projet *Un nouveau monde* (Delémont'BD – Hors les murs) est visible sur www.delemontbd.ch. Son recueil est disponible en librairie au prix de 20 francs. Il peut également, à l'instar des affiches du projet, être commandé sur delemontbd.ch

Contributions : Albertine (sur un texte de Germano Zullo), Anda, Alex Baladi, Adrienne Barman, Héléne Becquelin, Buche, Pitch Comment, Debuhme, Cécile Giovannini, Mariemo, Noyau, Frederik Peeters, Pierre Schilling, Tom Tirabosco, Fanny Vaucher, Valott, Vamille, Pierre Wazem.



Albertine

Depuis quand y a-t-il nécessité d'un nouveau monde?

Que sont devenues toutes les espérances des révolutions passées?
N'existerait-il pas un ennemi propre à toute l'humanité?
Qui est l'adversaire? Ton prochain, l'idéologie qui le hante ou l'idéologie qui te hante?
Est-ce que ce sont les hommes qui tiennent les concepts ou les concepts qui tiennent les hommes?
Ton utopie est-elle plus importante que le visage de ton prochain?
Es-tu en mesure de remettre en question aujourd'hui tes certitudes d'hier?
Es-tu en mesure de comprendre ce que tu n'aimes pas entendre?
Qu'est-ce qui distingue la multiplication des luttes à l'échelle générationnelle de la transmission progressive à l'échelle de l'espèce?
Saurais-tu aller du point A au point B, en considérant pleinement toutes les possibilités qui mènent du point A au point B?
Est-il plus utile d'asséner ou de penser?

Texte original de Germano Zullo, imaginé pour la création graphique d'Albertine

Y aura-t-il une deuxième vague sur Second Life ?

Plus de quinze ans après sa création, le métavers attire moins les foules mais affiche une belle santé. On peut y faire du surf ou aller en amoureux à Venise. Sans masque.

PASCAL GAVILLET

Il y a quelques années, j'avais offert à mon fils aîné, pour le récompenser de notables efforts à l'école, des cours de surf privé avec un champion. Il en avait été ravi. Quelque temps plus tard, nous avions loué un terrain au bord de l'eau qui lui permettait de continuer à pratiquer, pendant que nous emménagions dans une belle maison qu'il s'agissait de décorer. Reproductions de Renoir, Manet ou Van Gogh, immense bibliothèque et piano à l'intérieur ; à l'extérieur une jolie piscine pour les enfants et leurs potes. Nos voisins étaient alors une famille de vampires, ce qui ne me plaisait a priori pas tellement, mais ils étaient venus nous souhaiter la bienvenue, nous offrant un magnifique poste de radio captant des centaines de chaînes en live. Depuis, le fils du voisin fait quasiment partie de la famille et il a accès quand il veut à notre domaine, alors que nous avons déménagé et agrandi la propriété. Un autre de nos voisins, un roi vivant au milieu de sa cour en compagnie d'enfants austères, nous avait invités à son second mariage. La cérémonie, tout en latin, avait été somptueuse. À l'issue de celle-ci, tous les invités avaient pris place sur des gondoles pour rejoindre le lieu de la fête. Une fois de plus, l'élément aquatique était prépondérant. Je m'en suis rendu compte un jour par hasard, en trouvant une trappe cachée dans la chambre de mon fils, trappe qui communiquait avec un souterrain aboutissant à l'océan bordant notre propriété.

Ces scènes ne se sont pas déroulées dans la vie réelle, mais sur Second Life. « Mais ça existe toujours ? », questionneront les plus vieux. Alors oui, et ses utilisateurs, principalement américains ou asiatiques, y sont même encore très nombreux. 800 000 par mois, selon Linden Lab, la société qui gère ce monde. Mais pour en jouir, il faut laisser sa vie privée, ses soucis quotidiens, sa position sociale et tout le reste au vestiaire.

Créé en 2003, ce métavers, qui peut fonctionner comme un réseau social, mais en bien plus complexe, avait au départ suscité le plus grand intérêt. Il est vrai que Twitter, Facebook, Instagram et autres TikTok n'étaient pas encore entrés dans les mœurs ni même pour certains conçus. Donc tout le monde s'était rué sur Second Life. L'inscription au jeu est d'ailleurs relativement simple. Il suffit juste d'y créer un compte, puis de se choisir un avatar, homme, femme, animal ou autre, avant de se lancer dans le grand bain, d'apprendre à marcher, courir, se téléporter, et surtout voler dans les airs pour mieux planer au-dessus du monde. Au tout début, l'eau (comme sur Terre) était partout, délimitant autour d'elle des îles-continentes qui n'ont cessé de s'agrandir avec les années. Car, dans cet univers 3D, c'est avant tout l'élément aquatique qui domine. On vit essentiellement sur des îles, très souvent au bord de l'eau, mais parfois aussi dans les airs. Ma toute première maison était d'ailleurs encastrée dans une bulle d'air et il y avait déjà une piscine sur la pelouse autour. Pour gagner la terre ferme, il me fallait soit sauter (ce qui prenait beaucoup de temps), soit me téléporter.

L'engouement pour Second Life, très fort dans les premiers mois, s'est pourtant considérablement émoussé au fil des années. À cela plusieurs explications peuvent être avancées. D'abord l'absence de règles et d'enjeux. Lorsqu'on se connecte les premiers temps, on ne



sait littéralement pas quoi faire ni où aller. On atterrit dans une sorte de sas dédié aux nouveaux inscrits, sas autour duquel gravitent des vampires en quête de proies innocentes à mordre, personnages dont il faut se méfier, sauf si l'on veut intégrer leur communauté. J'en ai connu beaucoup là-bas, certains sont même devenus des amis, j'ai été invité dans leurs châteaux et musées, en revanche, je n'ai jamais voulu être des leurs.

Autre raison, la complexité technique du métavers. Il faut bien trois ou quatre mois pour maîtriser à peu près l'outil et parvenir à se débrouiller sans aide. Lorsqu'on y fait ses premiers pas, il est du reste recommandé de trouver un site d'entraide (il y en a dans toutes les langues) où d'autres avatars vous dépannent. Pour l'anecdote, Mylène Farmer, qui serait une grande utilisatrice du site, avait créé une sim (simulation de terrain) pour accueillir les francophones égarés. Il se peut très bien qu'on tombe sur elle, mais elle ne le dira jamais, et l'une des règles tacites de Second Life est de ne jamais poser de questions sur la vraie vie (ou *real life*, RL) de ceux que vous côtoyez. Mais la difficulté de maniement des outils peut en revanche être vraiment dissuasive. Et avoir quelques geeks dans ses contacts est tout sauf inutile. Je me souviens qu'une nuit mon domaine avait subi une attaque de *grifters*, et pour les éliminer j'avais dû faire

appel à un ami geek qui y avait passé quelques heures. Depuis, mon fils aîné a installé une protection autour du domaine. Impossible de rentrer chez nous si l'on n'est pas invité.

Troisième facteur possible de démotivation, l'absence de référence au réel, qui y est d'ailleurs souvent mal vu. Ce qui vaut en particulier pour les marques, les médias et les partis politiques. Les plus vieux avatars se souviennent sans doute que les grandes marques de fringues ont tenté de s'y imposer, avant d'être supplantées par des boutiques « in-world » (créées uniquement par et pour des joueurs de Second Life), que de grands quotidiens espagnols ont essayé d'y implanter leur rédaction et que le Front national y possédait son bureau politique, tout comme la plupart des candidats aux présidentielles françaises de 2007. Quel intérêt, puisqu'on ne va pas là-bas pour retrouver les signes extérieurs de notre réalité ?

En revanche, Venise y est reproduite presque à l'identique, et c'est une merveille, avec ses canaux, sa place Saint-Marc et ses dizaines d'amoureux qui roucoulent dans tous les coins. On peut y visiter le Prado (quelques galeries), fouler le sol lunaire, assister à des festivals de films, visiter la sim de Chris Marker (entretenu depuis sa mort par le Museum für Gestaltung de Zurich) – j'y ai fait

L'une des nombreuses îles qu'on peut découvrir en se baladant sur Second Life. Souvent luxuriantes et inventives, celles-ci sont l'œuvre d'artistes indépendants, passés maîtres dans le graphisme et la gestion des scripts sur le net. Ils y travaillent durant des mois bénévolement avant d'investir d'autres lieux. Ci-contre, une autre image avec un coucher de soleil. Il faut savoir que là-bas, le soleil se lève et se couche, que la nuit succède au jour comme sur Terre, mais que tous ces paramètres sont évidemment réglables.

découvrir *La Jetée* à l'un de mes fils – ou faire des paris durant les grands tournois de football internationaux. Et même visiter des cimetières où des stèles dédiées à de grands joueurs de Second Life sont déposées. La marche intercontinentale après les attentats de Charlie demeure l'un des événements les plus étonnants de Second Life. Rappelons aussi que des attentats ont eu lieu dans ce métavers, que des magasins ont même explosé. La monnaie qui a cours là-bas (le linden dollar) continue à être cotée en bourse.

En clair, tout ce qui est imaginable est faisable, sans exception (je vous laisse imaginer les dérives). On peut y assister à des concerts de stars vivantes ou mortes, faire de la vitesse sur des circuits automobiles ou de la boxe sur un ring, louer une chambre au Chelsea Hotel (longue liste d'attente), participer à des congrès de super-héros, suivre des conférences universitaires, acheter des tableaux uniques aux enchères. Certains y traquent des zombies, d'autres s'y font fouetter dans des donjons SM, pendant que d'autres encore courent des fêtes endiablées durant lesquelles on peut même gagner de l'argent via des jeux activés pour l'occasion.

Une dernière chose, votre avatar ne peut pas mourir, sauf résiliation de compte. Mais le plus important, du moins ces jours, c'est que là-bas il n'y a pas le Covid. Qu'on peut respirer, aller partout, voir qui on veut, se vider la tête et ainsi changer de réalité au premier sens du terme. À condition d'avoir l'esprit ouvert, une capacité d'abstraction créatrice et de savoir manier le guide des destinations – il y en a des dizaines de milliers –, le voyage peut être totalement enchanteur. Ou parfois cauchemardesque, autant vous prévenir.

Une fois encore, Lionel Gauthier et Philippe Constantin croisent la plume pour vous narrer des vérités historiques, agrémentées, comme il se doit, de quelques billevesées.



Photographie figurant six lavandières dans leur boillon à Ouchy. On voit sur la grève leur matériel et des piles de linge. En arrière-plan, on aperçoit l'Hôtel du Port, l'Hôtel d'Angleterre et une partie de l'Hôtel Beau-Rivage. Collection Musée du Léman

La vraie histoire

LIONEL GAUTHIER*

Il n'y a encore pas si longtemps, le linge blanc sortait du bleu Léman. Les lavandières savonnaient à même le lac, s'attirant les foudres des baigneurs que les bulles de savon indisposaient. À Genève, elles louaient une place sur l'un des bateaux-lavoirs. Sur la rive vaudoise, c'est sur la grève qu'elles s'installaient, les pieds au sec dans leur boillon, sorte de grosses cuvettes en bois.

De temps à autre, les enfants du lac réquisitionnaient ces boillons pour en faire de glorieux esquifs, destinés à les porter à la victoire lors de courses endiablées. Pour faire avancer ces bolides du lac, les navigateurs en herbe ne pouvaient compter que sur leurs bras, exception faite de quelques francs-tireurs, trop malins ou trop lambins pour ramer, qui s'inventaient une voile. On raconte que le jeune Léopold Eynard, fondateur en 1916 de la course-croisière qui porte encore son nom, faisait avancer son boillon à l'aide d'un parapluie, ouvert évidemment.

Quasiment disparus, à peu près oubliés, les boillons ont laissé quelques traces, sur une poignée de cartes postales affranchies il y a des lustres, sur un tableau de François Bocion, sur de rares photographies jaunies, et même dans quelques articles de presse.

Le 21 août 1895 à Pully, Louis Dupont, dit Bamboille, assassine son épouse qui voulait divorcer. Celui que la *Feuille d'avis de Lausanne* décrit comme « ivrogne et paresseux » fait preuve de toute sa lâcheté en lui tirant dans le dos alors qu'elle lave son linge dans le lac. Elle s'écroule aussitôt dans l'eau rougissante, ses pieds coincés dans son boillon, qui devient une scène de crime, bientôt une pièce à conviction. Quelques minutes plus tard, devant ses trois déçus, au café de l'Abordage, Bamboille se vante de son crime. Il déclare notamment, entre autres obscénités : « Elle a fait piaff dans le boillon ». Rapidement arrêté, il est condamné deux mois plus tard à la prison à perpétuité.

* Conservateur du Musée du Léman.

L'histoire vraie

PHILIPPE CONSTANTIN

Si il est un objet qui manque dans les très belles et foisonnantes collections du Musée du Léman, il s'agit bien sans doute de l'unique fer à repasser les manches à air qui ait survécu jusqu'à aujourd'hui. Les fameux boillons qu'évoque mon confrère Lionel Gauthier, conservateur de ce musée, sont tout à fait authentiques. Les lavandières, professionnelles ou domestiques, lavaient en effet le linge directement dans le lac, elles-mêmes encaimées dans de vastes tonneaux qui leur permettaient de rester au sec.

L'usage était coutume. Néanmoins, Lionel Gauthier omet, dans sa contribution, d'évoquer les quelques rares employées externes à la Compagnie générale de navigation qui se dédiaient au lavage et au repassage des manches à air des grands bateaux à vapeur qui sillonnaient à cette époque le Léman.

Après une longue journée de navigation, celles-ci, en effet, se trouvaient sales et froissées. À l'arrivée au port, où le vapeur prenait ses quartiers nocturnes, quelque manutentionnaire dégonflait la manche, la remplaçait par une autre, toute propre, repassée et amidonnée de la veille.

Le manque de témoignages photographiques de cette épopée populaire vient sans doute qu'il s'agissait là d'un métier peu reconnu, mais qui, surtout, s'exerçait de nuit, dans de misérables masures portuaires. Un labeur dur et ingrat, mal rétribué. D'autant que l'amidonnage était une tâche des plus fastidieuses.

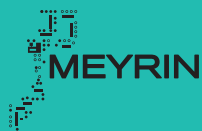
À ce propos, peu se souviennent que la Compagnie générale de navigation possédait à cet effet ses propres champs de maïs, tant dans la campagne genevoise que dans celle du pays de Vaud, afin de produire l'amidon dont elle avait tant besoin. Pour le repassage, on utilisait le type de fer illustré ci-dessous, à l'ergonomie suffisamment parlante pour que l'on comprenne sa fonction. Hormis cet apanage, ce n'étaient que de simples fers à repasser dont

on chargeait le ventre de braises ardentes pour qu'ils remplissent leur office. Leur « manche à air », au-delà du symbole de leur utilisation, permettait avant tout l'évacuation des fumées, à l'inverse des vraies manches à air, dont le but premier était d'aérer précisément les cales et autres espaces confinés.

À ma connaissance, ce spécimen, part de ma collection privée d'objets insolites du Léman, est probablement l'unique exemplaire connu. Les autres ayant été sans doute recyclés en de banals fers à repasser, voire ayant tout simplement sombrés dans les eaux de ce lac, la force d'Archimède ne parlant pas en leur faveur.

Pour l'anecdote, on retiendra surtout que ces fers à repasser ont été, par la force des choses et par leur destination, les ancêtres des fers à vapeur, inventés en 1963 (le Vapo Matic), date à laquelle, plus ou moins, tous les moteurs à propulsion par charbon auront été transformés en moteurs diesel.





VALENTIN ABAD
JEFFREY MICHAEL AUSTIN
DAVIDE BALULA
HICHAM BERRADA
PASCAL BERTHOUD
JOHANA BLANC
PIERRETTE BLOCH
VINCENT BROQUAIRE
CAROLINE CORBASSON
CAROLINE DELIEUTRAZ
JEAN-JACQUES DICKER
DJEFF
ENSADERS
GENEVIEVE FAVRE PETROFF
NADINE GRENIER
JULES HIDROT
ADAM MAGYAR
TONY MORGAN
GIANNI MOTTI
BERTRAND PLANES
NIK RAMAGE
RERO
MATHIEU ROQUIGNY
FLORIANE TISSIERES
ANTOINE SCHMITT
CORINNE VIONNET

28-10-20 →

20-02-21

Laps

Galleries Forum

Meyrin

// *J'irais bien*
meyrinculture.ch*voir plus d'expos,**mais j'ai jamais**le temps...*

SAISON 2020-2021

Opéra-Théâtre / Humour / Création
22.9 — 18.10.20
Encore une fois
Cie Comiqu'opéra

Les Live de Mélanie Croubalian
dimanche 11.10.20
avec Robert Sandoz

One man show / Humour / Accueil
17.11 — 13.12.20
Charrette!
Simon Romang

Théâtre / Tragi-comédie / Création
12.1 — 7.2.21
Trahisons
Harold Pinter

Les Live de Mélanie Croubalian
dimanche 31.1.21
avec Valentin Rossier

Théâtre / Comédie / Création
2.3 — 28.3.21
Couple ouvert
à deux battants
De Franca Rame et Dario Fo
Traduction-Adaptation de Toni Cecchinato
et Nicole Colchat

Théâtre / Comédie / Création
27.4 — 23.5.21
D'Eux
Rémi De Vos

Les Live de Mélanie Croubalian
dimanche 16.5.21
avec Joan Mompert

Théâtre / Jeune Public / Accueil
2 + 5 + 6.6.21
Les Minuscules
Roald Dahl





DESSIN FRANÇOISE BRIDEL

C'est de l'eau que l'on appelle Léman

C'est une histoire d'eau, de beaucoup d'eau, de 89 milliards de mètres cubes ou 89 mille milliards de litres si vous préférez.

LIONEL GAUTHIER

C'est un peu d'eau de là-haut, comme dit la chanson, mais c'est surtout de l'eau de là-bas, de ce Rhône qui arrive du mystérieux Valais et disparaît au lieu-dit de la Bataillière avant de réapparaître à Genève et de continuer sa course jusqu'à la mer.

C'est de l'eau qui n'est pas salée, mais est-elle douce pour autant ? Les vents qui la balayaient souvent, les tempêtes qui la démontent parfois permettent d'en douter.

C'est de l'eau coupée en deux par une frontière, une frontière qu'on ne voit pas, mais qui est bien réelle pour celles et ceux qui la traversent chaque jour pour un salaire meilleur, et qui fut jadis un barrage, une barricade, une barrière pour les désespérés qui fuyaient la guerre.

C'est de l'eau de couleur bleue légèrement teintée de vert, du moins si l'on en croit le vieux Forel, inventeur d'un nuancier destiné à déterminer la couleur apparente des lacs, car pour l'écrivain Guy de Pourtalès elle était plutôt verte lorsque soufflait le vent du sud, noire lorsque le joran se déchaînait, mauve par les soirs de calme et rose quelquefois très tôt le matin.

C'est de l'eau habitée, par des poissons, des crustacés, des micro et des macro-organismes, par des plantes avec ou sans feuilles, par des

monstres disent les légendes, mais aussi par des épaves : bateaux de toutes tailles, avions et mêmes wagons de chemin de fer, sans oublier quelques objets étranges, comme cette drôle de boule, attraction balnéaire des années 1930, repêchée il y a deux ans au large de Vidy après un demi-siècle passé à 120 mètres de profondeur.

C'est de l'eau qui gèle ou plutôt qui gelait. C'était en 1891, 1929 ou 1956. Elle prenait alors des allures de patinoire géante. Un commentateur facétieux pourrait y voir une métaphore d'une traversée de la rade condamnée à couler. Réchauffement climatique oblige, c'est de l'eau qui se contente aujourd'hui de décorer les rives de sculptures de glace.

C'est de l'eau parsemée d'îles, ou plutôt d'îlots, tant elles sont petites. On en dénombre six, toutes suisses. La première héberge un arbre majestueux, la deuxième un château mythique, la troisième rayonne par l'élégance de sa villa florentine, alors que la quatrième et la cinquième honorent la mémoire de deux héros du coin. Quant à la sixième, le retraité Churchill y aurait fait quelques mémorables siestes.

C'est de l'eau entourée de montagnes, abruptes et majestueuses d'un côté, plus rondes et modestes de l'autre. C'est de l'eau entourée de rives jadis naturelles, aujourd'hui enrochées ou bétonnées sur des kilomètres et des kilomètres.

C'est de l'eau dans laquelle on se baigne, on barbote, on fait trempette, on boit la tasse

quand on débute, on patauge, on pique une tête, on nage, on plonge. Certaines s'y caillent les miches, pardonnez l'expression, pour un hommage à Vallotton.

C'est de l'eau sur laquelle on navigue, à la force du vent, des bras, des jambes, de la vapeur ou des moteurs, pour des records ou des régates, pour la gloire ou le bonheur, parfois aussi pour gagner sa croûte. Car si les loisirs y dominant aujourd'hui, c'est de l'eau qui a vu tant de femmes et d'hommes trimer à s'en casser le dos : lavandières penchées dans leur boillon ou alignées dans les bateaux-lavoirs, scaphandriers, pêcheurs, pontonniers, radeleurs, constructeurs navals, mécaniciens, pilotes, bacounis. Alors qu'ils ont lutté contre le vent, les vagues, les courants, la pluie, le froid, bien souvent au péril de leur vie, les sauveteurs, eux, étaient et sont toujours bénévoles.

C'est de l'eau pas toujours accessible, du fait d'une poignée de privilégiés qui érigent portails et grillages en feignant d'ignorer que des lois garantissent, comme au temps des chemins de halage, un passage sur la rive.

C'est de l'eau autour de laquelle on naît, on vit, on meurt. Certains réclament même qu'on y jette leurs cendres une fois passé leur dernier souffle.

C'est de l'eau dans laquelle on pêche, perches, féras, brochets ou ombles. Tant pis, ou plutôt tant mieux, pour les autres, les gardons, les gravenches, ou les chabots, qui n'al-

lèchent pas les babines des chalands. C'est de l'eau qu'il faut parfois repeupler, en y libérant des milliers d'alevins nés grâce aux bons soins de pisciculteurs, tel le père Vengeron, installé au début du XX^e siècle dans le château de Promenthoux.

C'est de l'eau qui attire les badauds, les touristes, les sportifs, les excentriques. Les grands de ce monde fréquentent ses rives pour des rencontres au sommet, sur l'Algérie, sur la guerre froide ou le nucléaire iranien.

C'est de l'eau qu'on a vu en peinture, en gravure, en carte postale, et même sur grand écran, chez Louis Malle, chez Chabrol, chez Leconte, chez Lelouch, et surtout chez Godard, l'ermite de Rolle comme on l'appelle de par chez nous. On raconte qu'il prit un malin plaisir à faire rejouer encore et encore à Delon la scène de la noyade dans *Nouvelle vague*.

C'est de l'eau qui a son musée, à Nyon depuis 1954, dans un ancien hôpital construit au XVIII^e siècle. On y cause bateaux, pêcheurs et poissons, oiseaux, baignade et pollution.

C'est de l'eau qui porte un très beau nom, un nom qui rime avec amant, aimant, serment, sentiment. Même si quelques nombrilistes d'une république jadis austère osent encore l'appeler « lac de Genève », c'est de l'eau que l'on appelle Léman.

Mini soleil

Assis, tête en l'air sur une perche de fer au milieu du sable chaud d'un terrain abandonné des eaux et de la lumière. Il fait chaud, il est ébouillanté, halluciné, errant statique.

SOLAL GILBERT

Il pense au soleil qui reviendra pas, qu'il espère immortel et il se dit que lui l'est sans doute aussi. Son corps se met à brûler de l'intérieur, sentiment de puissance, il sent qu'il pourrait lancer des éclairs, lacérer la terre autour de lui, puis il pourrait se jeter au bout d'un immeuble, du bout de la plante des pieds, puis tomber et puis ne pas mourir. Il pense à sa mère, l'attendant à la maison, qui elle est mortelle. Il pense au cerveau qu'il maltraite, en le laissant comme ça contre la barre, il pense à ses amis parmi lesquels il se sent déjà bien largué, il se trouve bête tellement bête, perdu pour perdu autant mourir. Non il est splendide, rivière en feu étoile écarlate sur un désert de brume, de terre brûlé. L'air chaud passe, pareil au foehn l'odeur du sud en moins, celle de la ville en plus. Il a fini l'école, il lui reste à expérimenter la vraie vie, le travail forcé et son monde calciné par des tracteurs géants, les pluies diluviennes, les montées d'eau, un nouveau déluge contre un ancien soleil, il s'entend déjà pataugeant dans l'eau, un cadavre parmi tant d'autres, et dans sa main un enfant. Il lui

reste à veiller sur les cieux, comme un galérien en quête de promesses, et soudain ses belles chaussures font la nique aux étoiles, en filant au milieu du ciel. Il se retrouve la tête en bas, loin de tout, les jambes en l'air, il scrute la plaine, entre les immeubles, carré doré, créatrice de songes, de fumée. Il y croit voir apparaître des formes informes, apparition caoutchouteuse cahotante dans le lointain, portant des torches, des lumières, des mini soleils. Des pas barbouillés de sable autour de lui, des corps l'encadrent, fantômes ou bien sentinelles sans sentiment, des lascars aux grands bras, des perdus avec des dents, il balbutie trois petites prières, un coup est donné, il tombe à la renverse, le sable touche sa tête, il s'y enfouit, y reste, comme un enfant dans son château de draps sales, plus rien ne se passe, il ne bouge pas. La mort le tient entre ses seins, coincé, tétanisé, rien ne se passe, pas trembler surtout pas, attendre. Il se relève, il est seul, la bouche pleine de sable jaune, de silence ensoleillé, il est là les yeux ouverts face à des planètes couleur vanadate de bismuth qui brûlent au-dessus de lui, immenses comme des citrons.

Des ailes lui poussent, il s'envole à leur rencontre, pour les cueillir...



Dessin Matias David Beltrane

Retour au paradis

Sur les panneaux que la ville réservait à la communication destinée à ses habitants était collée une affiche qui se distinguait par sa sobriété. Sa longévité d'exposition étonnait les passants.

SERGE ARNAULD

Cette affiche – de couleur majoritairement anthracite – semblait annoncer le deuil. À son extrémité supérieure, un impératif, exprimé par de grasses lettres en relief, couleur bistre, alléçait cependant le lecteur: « Regarde-moi dans les yeux ».

Au bas de l'affiche, la taille de la police d'écriture à la limite de la visibilité, celle dont se servent les ophtalmologues lors d'un examen de la vue, incitait le curieux à découvrir un patronyme: Monoyer ou Monnayer. Difficile à lire, difficile à dire!

Personne ne connaissait d'oculiste ou de lunetier connu sous ce nom dans la ville.

Une « discrétion », habilement agencée par un homme d'affaires dont on ne comprenait pas encore quel genre de marchandises il désirait vendre, titillait les esprits.

On nous manœuvrait! On nous mentait!

Les plus avisés s'exclamaient: « Mort aux mystes qui nous menacent! »

Une sombre rumeur circulait. L'industriel serait un savant fou, démiurge féru d'anthropozoologie. Il aurait fait fortune dans le commerce des puces sous-cutanées et s'appropriait à publier des conclusions nouvelles sur ses expériences pythagoriciennes d'implants favorisant la métempychose instantanée.

Un couple de perroquets experts qui prétendait avoir perçu de servir durablement de cobayes sous hypnose renseignait les intéressés sur une page d'accueil, créée par ce diable de Monoyer ou Monnayer.

Étaient-ce les teintes des deux oiseaux ou celles de l'affiche qui avaient inspiré le

nom du site à ce dissimulateur? Qu'importe! Après avoir saisi M. sur le clavier, j'accédai au portail: *En noir et jaune foncé.*

Mon goût de l'aventure me rend aveugle. Je fonce dans le noir des porte-bonheurs et passe pour maître ramoneur lors de l'identification professionnelle requise par le questionnaire. Me voilà prêt. Action!

Une surprise m'attendait. Voici qu'en pleine nuit, j'eus la sensation de mâcher l'affiche, tandis que ma voisine de palier, connue comme noctambule, me disait: « Regarde-moi dans les yeux ».

« Je te vois bien mieux qu'un animal nocturne », répondis-je, fier de ces paroles que j'avais envie d'échanger depuis mon installation dans l'immeuble.

Cette mastication de l'affiche m'avait rendu nyctalope.

Les miaulements et les hullements durèrent jusqu'à ce que nos renaissances fussent achevées.

La voisine s'était transformée en chat; j'étais devenu une chouette.

L'humanité déclina peu à peu en raison d'un trouble de la vision qu'elle avait interprété comme une intrusion maléfique d'un hôte qui s'était imposé sournoisement par sa « discrétion ». Un être invisible, légitimement couronné par ses victimes, dotées de bâillons protecteurs pour les unes, de casques linguaux pour les autres.

Durant le règne de cette monarchie de droit surnaturel, les animaux reprirent le contrôle de la ville et des régions peuplées jadis par les mortels, malades d'une nécessité contagieuse.

THEATRE DU LOUP



D'APRÈS
librement inspiré de **Knut Hamsun**
L'Homme de dos / Adrien Barazzone
23 octobre-8 novembre

THE ANIMEN
Vintage Rock Heroes en concert
4 décembre

BOUCLE D'OR 2020
Le Cabinet Créatif / Alain Borek
8-13 décembre

JIMMY THE KID
reprise, d'après **Donald Westlake**
Théâtre du Loup / Eric Jeanmonod
21 janvier-7 février

UN FIL À LA PATTE
Georges Feydeau
L'AUTRECIE / Julien George
3-21 mars

C'EST DÉJÀ DEMAIN.neuf
13-17 avril

VOUS ÊTES ICI, épisode 9
République éphémère
Nicolas Chapoulier / 3615 Dakota
1er + 8 mai

TOUT LE PLAISIR EST POUR MOI
Julie Gilbert, Marie Fourquet
Compagnie Oh ! Oui / Manon Krüttli
2-17 juin

SUR LES PLANCHES 2021
Spectacle des ateliers du
Théâtre du Loup
24-26 juin

hiver 20 –
printemps 21

www.theatreduloup.ch

Le cubi géant du Docteur Pittet

La Nouvelle Tribune de Genève, Lausanne, Neuchâtel, Sion, Fribourg – concentration de la presse oblige – a visité pour nous les bains thermo-sanitaires bouillant neufs du professeur Didier Pittet, l'épidémiologiste genevois universellement connu sous le sobriquet de « Docteur Paumes propres ». Bienvenue aux Bains Marie !

JEAN-LUC FORNELLI

Il n'en est pas peu fier le professeur Pittet de son loft thermal de mille mètres carrés, aux vitres aveuglées, dominant Champel, alimenté par l'Arve pour ce qui est de l'hydro, par la cave de Genève, entre autres, pour ce qui est de l'alcoolique. Un centre que les Genevoises et les Genevois ont déjà affectueusement surnommé Le Cubi.

Après une vie dédiée à soigner les infections les plus diverses aux quatre coins du monde, à sauver quelque huit millions de personnes par an, on imagine bien que le jeune retraité (64 ans en mars dernier) n'allait pas passer son temps à jouer à la pelote basque, son jeu de paume préféré, ou se perdre dans l'oisiveté. Cet homme d'action, pas seulement anticalcicole, avait plus d'un tour dans son flacon. Il avait des thermes à faire, le grand popularisateur de la solution hydro-alcoolique, anobli par la reine d'Angleterre en 2007 pour services rendus à l'humanité et surtout – inimaginable exploit – triple lauréat 2021 des prix Nobel de la paix, de médecine et de littérature.

Ce qui frappe d'entrée, c'est l'odeur qui se dégage des lieux. Ou plutôt leur parfum. Alors que les autres thermes sentent au mieux le chlore, au pire l'œuf pourri, ça fleurit bon le Spritz Aperol. Là où le curiste passe d'abord à la douche. À sa guise ensuite d'aller dans la partie naturiste ou la partie textile. Nous optons pour la textile. Dans une vasque en plexiglas transparent, on entend des curistes parler le russe. « C'est la vasque hydro-vodka, précise Didier Pittet, prisee par la clientèle de l'Est. On doit la réapprovisionner très régulièrement en vodka Gorbatchev (Mikhaïl, qui est un ami, m'a fait un prix). Les Russes n'hésitent pas à en ingurgiter le contenu sans modération. Ici on fait exprès de boire la tasse, ah ! ah ! ah ! », rigole le médecin qui s'empresse de préciser que l'abus de gel hydro-alcoolique est dangereux pour la santé !



DESSIN GUY MÉRAT

« Nos bains sont excellents pour se relaxer, ils favorisent aussi la repousse des cheveux et constituent un bon moyen de lutter contre l'impuissance masculine, la cellulite ou les règles trop abondantes. C'est quasi miraculeux ! », s'enthousiasme le savant.

« Les curistes vaudois et genevois se prélassent dans la cuve emplies de chasselas. Ils adorent ce blanc ! La vasque d'à côté, c'est celle d'hydro-fendant, particulièrement goûtée par les Valaisannes et les Valaisans avec celle d'hydro-williamine. Je ne devrais pas le dire mais c'est le même chasselas que nous mettons dans les deux vasques : du g'nevois, un bon vieux perlan, ah ! ah ! ah ! Il faut privilégier le commerce local ! Les Italiennes se ruent dans la vasque hydro-limoncello, les Italiens dans celle à l'hydro-amarone. Le bassin hydro-spritz, à la belle couleur orangée, est le plus visité. La patientèle musulmane se baigne dans tous les bassins : le gel est halal ! Celle frontalière privilégie la vasque hydro-Saint-Émilien. Avec les fonds de cuves, une fois pasteurisés, on produit une excellente raisinée servie en dessert dans notre restaurant *Le Beau Geste Barrière*. Une centaine de couverts. Au menu, que de la fondue au gel hydro-alcoolique ! Les gastronomes y ajoutent volontiers de l'hydro-kirsch, distillé à partir de cerises 100% hydro-indigènes. »

C'est donc légèrement éméchés, pour ne pas dire fin caques, que nous sortons de cette opération cuves ouvertes, l'éminent thaumaturge n'ayant pas manqué une occasion de nous faire déguster le nectar issu de chaque bassin. Le comble dans tout ça, me direz-vous ? Lui qui a reçu tous les honneurs grâce à l'alcool et ses vapeurs n'en boit pas et ne fume pas. Quel homme décidément ce « Docteur Paumes propres » ! Bain à vous, et surtout santé !

Jean-Luc Fornelli publie *Les Aigrettes. Journal d'un poète givré même l'été*, aux Éditions du Roc (Saint-Imier, 2020).

Recette de saison

Foie gras de cormoran à la fleur de sel de Bex sur son nid d'algues

Les trois cents et quelques grands cormorans qui s'éparpillent dans un enclos près de Nyon semblent plutôt heureux. Sans doute ces pauvres volatiles ne savent-ils pas encore à quelle sauce ils vont être mangés.

Manuel part chaque nuit poser ses filets au large de la côte vaudoise. Son but : ramener le plus possible de perchettes et autres petits poissons souvent dédaignés et juste considérés comme bons pour la friture. Loin de les vendre comme tels, Manuel les donne, sous forme d'une bouillie relativement consistante, additionnée de farine d'épeautre bio, de maïs et de moules zébrées concassées, à ses cormorans.

La technique de gavage n'est donc pas si éloignée de celle qui se pratique avec les oies ou les canards, à l'exception près que ces volatiles, voraces à l'excès, n'ont pas besoin qu'on leur force le gosier. Une longue série de tétines dispense à volonté cette pâte que les oiseaux, ailes déployées comme des crucifix se séchant au soleil, gobent sans répit. Grand bien leur fasse ! Ils s'engraissent ainsi à outrance, seuls, dans l'idée peut-être d'une migration qu'ils n'accompliront jamais.

L'expérience, lancée en 2018, commence à porter ses fruits. De son cheptel de trois cents cormorans, Manuel produit aujourd'hui presque autant de kilos de foie gras par année, qu'il apprête lui-même, façon mi-cuit, assaisonnés de graines de fenouil et d'alcool de coing, et qu'il vend aux plus grands restaurateurs de la région, ainsi qu'à l'étranger, à prix d'or.

Bref, si vous avez l'occasion de vous procurer cette préparation succulente et surprenante par son côté lacustre, pas de chichis. Déposez au fond de votre assiette un petit nid de chou pointu de Châteaurenard cuit au sirop de sureau, une belle tranche de foie gras de cormoran que vous agrémenterez d'un peu de fenugrec légèrement torréfié et d'une pincée de fleur de sel des salines de Bex. En décoration et en accompagnement, un chutney d'abricots du Valais complètera la composition. À déguster avec un petit vin blanc sec de pays, très sec de préférence, qui s'alliera parfaitement avec le côté iodé du foie, tout en tenant agréablement tête et contradiction au sucré de la garniture.

Le chef



DESSIN HERRMANN

Mouettes et cardon

UN ROMAN-PHOTO DE BERTRAND THEUBET ET JEAN-LUC FORNELLI

15 mars 2020... On ferme !



(Mais pourquoi jaune d'ailleurs ?)



Quelle puce de canard le pique ?

Moi, les femmes et les enfants d'abord !

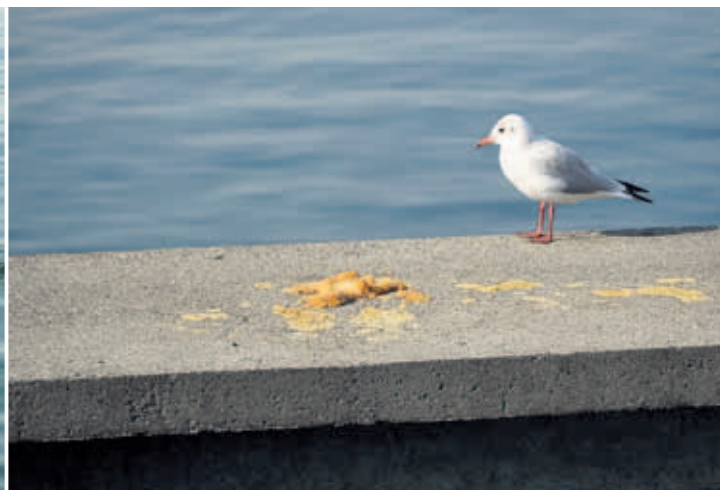


Par Neptune ! Y vont où ? Y font quoi ?



C'est le moment de faire des provisions.

Avec Jeff Cardon, la buvette c'était quand même autre chose...



J'vais me taper un kebab... J't'en ramène un ? Agneau, poulet ? Sandwich, galette ?

J'ai même des hallucinations !

Qu'est-ce que je peux faire ... J'sais pas quoi faire...*

Bon, on va pas se laisser abattre ! Allez, séance yoga !



Merci Gaston, sans façon. Me sens vraiment pas bien. J'ai plus d'odorat, plus de goût à rien !



Pauvre de nous ! C'est le chant du cygne ! Courage : migrons !



Partez si vous voulez, les lâcheuses. Moi je reste. Déjà que je suis de père inconnu, pfff...



M'enfin, ton père c'est le Muet, bécasse ! C'est Léon qui me l'a dit !



À part ça, y s'passe vraiment pas grand-chose dans le coin-coin...



1^{er} juin 2020 – soit 80 jours plus tard...

À l'aube, le trouvère déclamait...

En attendant Cardon fut un triomphe.



« L'ordre n'est qu'un cas particulier du désordre ! »*, clama un des convives particulièrement lettré.

Scénario et dialogues: Bertrand Theubet et Jean-Luc Fornelli. Photographies: Bertrand Theubet. Avec: les mouettes Linotte, Gaston – Léon la panthère – le trouvère – Cheb Mimoun *Jean-Luc Godard – *Michel Houellebecq – *Jean-Luc Babel

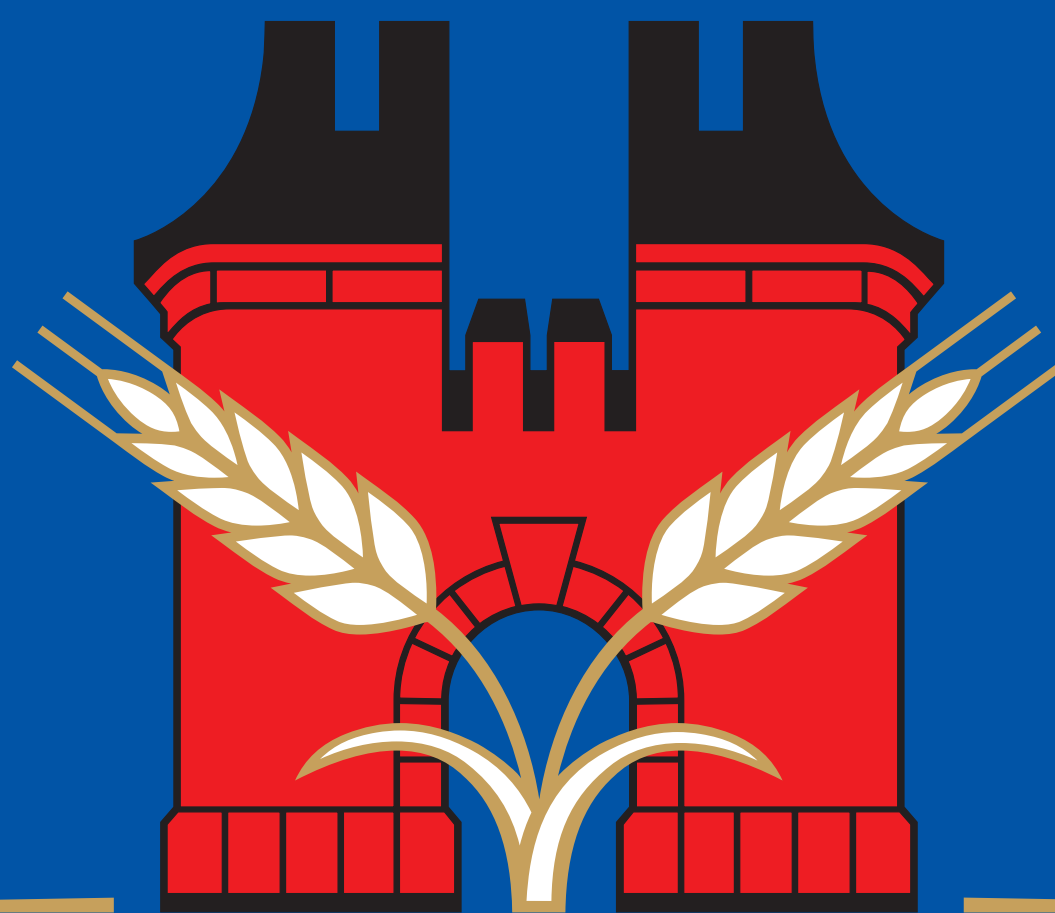


CONSTRUCTION PERRET SA

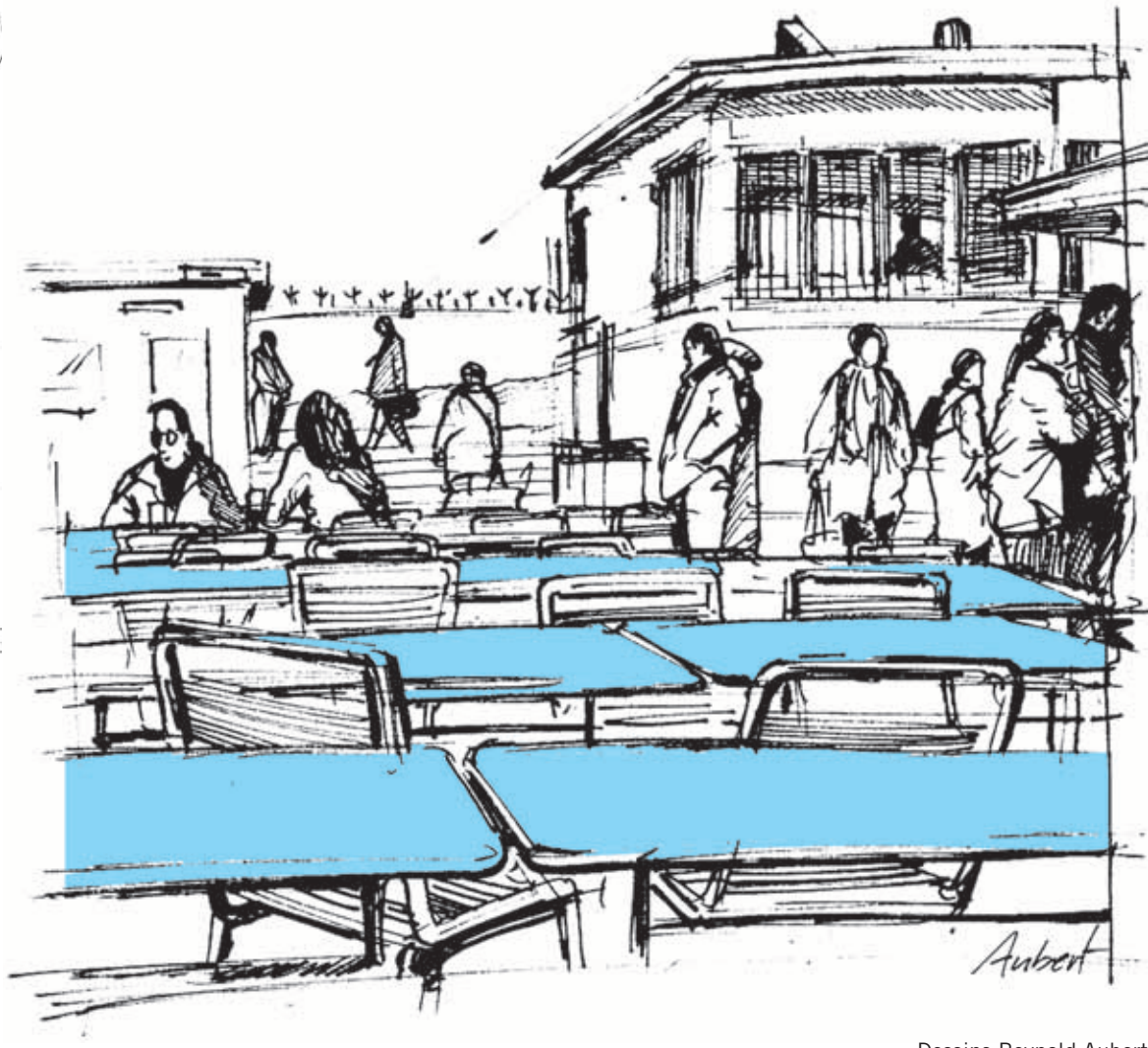
Bâtiment - Génie civil - Gypserie - Peinture - Carbonatation - Travaux lacustres

Route du Bois-de-Bay, 38
1242 Satigny - Genève
Tél. 41.(0)22.306.17.17
Fax. 41(0)22.306.17.07

cpsa@cpsa.ch
www.cpsa.ch



FELDSCHLÖSSCHEN



Dessins Reynald Aubert

Ce je-ne-sais-quoi qui nous emporte

Derrière des choses simples je me cache, pour que vous me trouviez ;
si vous ne me trouvez pas, vous trouverez les choses,
vous toucherez ce que ma main a touché,
les traces de nos mains se joindront l'une à l'autre.

La lune du mois d'août brille dans la cuisine
comme un pot étamé (pour la seule cause que j'ai dite)
elle éclaire la maison vide et le silence agenouillé de la maison –
le silence est toujours agenouillé.

Chaque mot est un départ
pour une rencontre – annulée souvent –
et c'est un mot vrai seulement quand, pour cette rencontre, il insiste.

Yannis Ritsos, *Gestes*.

CHRISTINA KITSOS

Dans son dos résonne la première personne qu'elle avait tenté d'enfourer, ce « je » si rarement utilisé prenait soudainement toute la place au milieu des objets, des choses d'une simplicité presque effrayante. Elle se souvient et, détachant un regard furtif vers l'étendue du lac, elle entrevoit dans les humeurs changeantes de l'eau les traces de l'absence. Le « silence toujours agenouillé » est bien présent à cet instant précis. Elle le sait et y trouve une forme de plaisir, de douce mélancolie qu'elle cultive secrètement. Il ne manquerait que les Aubes musicales, alors que l'obscurité s'estompe, pour offrir un véritable lever de jour bouleversant. À cette heure singulière, les mots, les gestes déploient une grâce particulière. Comme une vraie rencontre.

Malgré le brouillard, elle lit « poésie » inscrit en rouge au-dessus du plongeur. C'est une évidence, toute rencontre ne peut jaillir que par le mot, le sens qu'elle nous permet de percevoir, la vérité qu'elle nous amène à rechercher. Elle s'avance, s'affranchit du silence et s'installe à l'angle d'une table bleu ciel, légèrement écornée. Les moineaux n'hésitent pas à aller et venir, le soleil se montre enfin, l'odeur du café est curieusement réconfortante. Finalement, elle ressentait un peu cette même plénitude sur les hauteurs de Pouillerel. Cela devait être le pouvoir de l'eau, la force de la nature qui nous surprend par sa beauté et nous réconcilie avec nous-mêmes et l'humanité.

Sur la jetée des Pâquis s'épanouit une Genève rassembleuse, fidèle à des valeurs progressistes, haut lieu de la diversité. Un bastion citoyen, un lieu ouvert, inspirant et enchanteur. Il y a un je-ne-sais-quoi aux Bains des Pâquis qui nous emporte. On y retrouve ce temps originel qui nous sort de nos temporalités éclatées,

de notre mode automatique, où les écrans se superposent, où les images publicitaires nous prennent d'assaut, où notre mental cherche désespérément un espace. Suspendue entre le phare emblématique et le rivage, elle ferme les yeux face à la lumière éclatante de l'hiver. Au loin, des nageuses se préparent pour la Coupe de Noël. Il y a quelque chose de vrai dans ces corps qui se jettent dans l'eau glacée.

Depuis quand la baignade en tant que loisir est-elle entrée dans nos vies ? Et tiens, qu'en était-il des femmes ? Et en temps d'épidémie ? Décidément, où allait-elle chercher ses interrogations ! Son esprit s'agitait : la peste au XV^e siècle n'avait-elle pas posé un interdit sur la baignade tandis qu'aux XVI^e et XVII^e cette pratique était soupçonnée d'affaiblir la résistance du corps aux virus ? Les expert-e-s font la loi. Il en aura fallu du temps pour que le plaisir gagne contre les peurs, les angoisses et les préjugés. Encore faut-il savoir nager, pensait-elle en souriant. Les vertus des baignades sont célébrées par de grands auteurs. Voltaire se baigne à Rolle, Rousseau inspire les premières écoles de natation. Flaubert vante son agrément et étoffe l'imaginaire collectif autour de ce loisir inédit. Un nouveau désir s'esquisse. Cette conquête et le sport marquent l'étape suivante : on organise la pratique de la baignade au bénéfice de toute la population. Les classes populaires ne sont pas oubliées. Et les femmes, évidemment, ne sont pas considérées à égalité. Comme toujours, le corps de la femme et le regard jugeant font obstacle à sa liberté de mouvement. Un enjeu qui se déplace dans la société et demeure toujours crucial. Les inégalités ne restent jamais à quai. Elle se lève, fixe droit ses yeux dans l'horizon : l'eau est un reflet fidèle des enjeux de l'émancipation des femmes. Nous nous battons.

Les Bains des Pâquis sont les gardiens de cette précieuse mémoire. Une collaboration avec la Fondation Martin Bodmer a permis à la population de découvrir cette histoire méconnue. Sur la jetée, face au lac, des manuscrits ont exposé les flux et reflux de la popularité de l'eau, les grands courants d'histoire fluctuante par les prismes de la littérature, des arts et de

la science. Sous les pavés, la plage, elle, et des siècles d'histoire ! Ce qui la réjouit, c'est l'esprit tonique des Bains des Pâquis. Son pouvoir d'incarnation est puissant : un riche passé, un présent intense, une implication intelligente et ingénieuse au sein de la Cité. L'une des forces de Genève est la richesse de son tissu associatif. C'est tellement vrai ! La créativité, la générosité et la qualité de ses responsables associatifs œuvrant au service du bien commun est remarquable. Liberté de penser et foi dans le collectif : c'est le vent du large qui souffle en rafale, les braves qui tiennent le gouvernail avec dextérité et panache ! Les vagues vertes et violettes s'y manifestent. Elles renversent le repli sur soi, l'individualisme forcené qui fragmente, isole et sépare. Elle en a l'intime conviction. Ces Bains sont une réplique de la vraie vie, une claque aux fétichistes du numérique planqués derrière leurs écrans qui pensent avoir le vent dans les voiles, un cri contre les violences faites aux femmes, un combat contre les inégalités et les discriminations. Un défi pour vaincre l'immobilisme qui menace les progrès sociaux, un espace artistique et subversif qui nous délivre des carcans contemporains et nous ouvre le chemin de la paix conjugée aux valeurs de justice et d'égalité.

Rien d'émoussé sur la jetée ! Un climat ressourçant, presque un micro climat, sorte de refuge contre l'endormissement ! Elle respire profondément l'air gelé et s'amuse de voir un petit nuage se former devant sa bouche. Loin d'être une embarcation fragile, les Bains sont le navire amiral de convictions solidaires, mené par vents contraires.

Gardons le pied marin, oui c'est donc cela ! Vivons l'écume des jours et le tourbillon des combats nécessaires. Chavirons et vibrons à l'unisson sous les ciels étoilés. Engagements et contemplation ne sont pas antagonistes dans ce havre de beauté. Nous chuchotons et admirons ses aubes naissantes. Chacune, chacun retient son souffle à l'écoute des poèmes et des sons qui nous annoncent, sur une scène magique, un jour tout neuf. L'utopie est au programme, ça tombe bien. On en a grand besoin !

Collection Atogaki

Suite au triomphe du virtuel pendant le printemps Corona où la bière coula à flot, les Éditions des Bains lancent une nouvelle aventure : la littérature qui se résume mais qui ne s'écrit pas. C'est la collection Atogaki. Romans, récits, policiers, anticipation... ces livres seront consacrés entièrement à la fiction. Littérairement exigeante mais sachant s'affranchir de toute distinction de genre, la collection Atogaki vous réserve des surprises et des plaisirs de lecture à consommer sans modération.

Depuis que la France a jeté son dévolu sur la source du Rhône, plaçant du coup les cantons de Genève, Vaud et Valais sous statut de protectorat, la situation est de plus en plus tendue. Tandis que des corvettes de l'armée tricolore sillonnent le Léman et que des moyens coercitifs importants sont déployés autour du barrage de la Grande Dixence, l'intense ballet diplomatique ne connaît pas de pause. Face à cela, la résistance s'organise et se rencontre clandestinement aux Bains des Pâquis. L'heure est grave : le Mont-Blanc est devenu gris et l'eau baisse de plus en plus. Anne Steiner, cheffe de file du groupe extrémiste des Mouettes enchaînées projette de dynamiter le barrage du Seujet. *L'eau de là-bas*, écrit par un Ray Bradbury d'aujourd'hui, nous livre un portrait politique glaçant d'un monde futur. Et si la Suisse était en réalité la seule vraie île d'Europe ?

Daniel Müller, après une carrière dans les Services de renseignement de la Confédération (SRC), se consacre à l'écriture. De son chalet isolé en Valais, il aime à imaginer le monde de demain à travers des fictions parfois plus vraies que la réalité. Les droits de ce premier roman ont déjà été vendus dans plusieurs pays.

Daniel Müller

L'eau de là-bas

atogaki

Daniel Müller
**L'eau
de là-bas**

éditions des bains | atogaki

Après plus de trente ans passés à l'étranger, au Brésil puis aux États-Unis (Washington, Chicago), Anne de Cointet revient à Genève. Elle s'installe dans la maison familiale, demeurée vide depuis le décès de ses parents dans des circonstances tragiques. Mais ses enfants n'aiment pas cette ville où ils ne connaissent personne et peinent à se faire des amis. Son frère, d'abord amical, prend vite ses distances. On semble lui reprocher quelque chose. Ou lui en vouloir. Elle est devenue une étrangère. Et même : elle est l'étrangère. Est-ce parce que son expérience au FMI n'a pas fait que des heureux ? Ou d'autres secrets plus intimes risquent-ils d'être révélés ? Un samedi de juin, elle se laisse entraîner par sa fille aînée aux Bains des Pâquis. Ce n'est guère son monde. C'est pourtant là qu'elle va se faire des amis, et une sorte de famille. L'été est doux, enfin détendu. Mais à l'approche de la rentrée, son puissant mari débarque en Suisse. Il prétend à la garde des enfants. Comment lui résister ? Avec qui ?

Anne Brodier enseigne les relations internationales à l'Université de Genève. *Retour tristesse* est son quatrième roman. Elle a reçu le prix des Mouettes pour *D'une rive l'autre*, paru en 2012 aux Éditions des Aubes.

Anne Brodier

Retour tristesse

atogaki

Anne Brodier
**Retour
tristesse**

éditions des bains | atogaki

Miriam

Elle regarde l'objectif avec une certaine réserve, se demandant sans doute ce que le photographe va bien pouvoir révéler de sa personnalité. Car Miriam Kerchenbaum, toute rayonnante et sociable qu'elle soit quand elle s'active à la buvette, reste une femme secrète. Quand elle n'est pas au service des autres, cette artiste dessine, dans son atelier, des mondes étranges qui se dévoilent dans des livres ou sur des affiches.



FRANÇOISE NYDEGGER

Le dessin ne fait pas vivre sa femme, dommage pour elle. Mais si Miriam avait pu gagner sa vie avec ses crayons et son imagination débordante, les usagers des Bains n'auraient pas eu le plaisir de la connaître. De la retrouver derrière le comptoir de la buvette, souriante, disponible, attentive aux autres. Mais voilà, cette jeune femme a décidé un jour de ne pas devenir prof de dessin, pour mieux développer son travail artistique, et de faire des petits boulots à côté pour assurer le quotidien.

Le temps partiel qu'elle fait actuellement aux Bains lui permet de trouver un bon équilibre. À la buvette, elle est toujours entourée de monde et de bruit, toujours en mouvement. Un travail très physique mais qui lui laisse la tête tranquille. À l'atelier, c'est une autre énergie, propice à la réflexion. À la création.

Les murs de son antre sont tapissés de photographies, de cartes, d'affiches, de croquis avec, punaisées çà et là, de petits mots. Ou des babioles. C'est son monde. Le lieu où elle se sent à l'aise pour laisser libre cours à son imagination. Une grande table à dessin occupe la pièce qui se trouve dans le bâtiment de l'association Picto. Là où sont réunis, pour partie, les artistes qui disposaient d'un atelier sur le site d'Artamis.

C'est dans ce cadre stimulant qu'elle développe son univers peuplé, dit-elle, «d'un bestiaire loufoque et introspectif».

Comment lui est venu ce besoin de l'exprimer par le dessin ? Il est venu tout seul, comme une évidence. Il y a eu filiation, sans doute : le papa était peintre. En le voyant à l'œuvre, devant les tableaux faits à la peinture à l'huile, avec cette odeur de térébenthine qui flottait souvent dans l'air, l'enfant qu'elle était considérait cette activité comme la plus normale qui soit. Des toiles étaient accrochées un peu partout à la maison, les visites de musées nombreuses et joyeuses. Petite, elle dessinait sans cesse sur des feuilles, dans des carnets, sur des coins de nappe, pour se raconter des histoires.

De sa maman, prof de biologie, lui est venue sa curiosité pour le système des organes, les planches d'anatomie. Le besoin de voir ce qu'il y a sous l'apparence.

C'est tout naturellement que Miriam entre aux Arts-Déco, puis aux Beaux-Arts. Toujours en dessin. Puis elle continue sur sa lancée, décrochant des bourses, effectuant des résidences d'artiste à Moscou et à Paris, exposant régulièrement dans les galeries d'ici et d'ailleurs. Les petits boulots alimentaires menés en parallèle lui permettent de s'ouvrir à d'autres milieux artistiques et d'enrichir sa palette d'expression. Miriam devient ainsi accessoiriste au Théâtre du Loup, animant des ateliers d'activités créatrices pour les enfants. Et depuis ses premières collaborations avec la compagnie Atelier Sphinx, elle conçoit également des affiches pour différents théâtres genevois.

Le dessin reste cependant le cœur de son travail. Car il a un côté léger, pratique, direct : il suffit d'avoir du papier et un crayon sous la main pour s'y mettre. Cette artiste n'a pas pour autant le culte du carnet de croquis, celui qui se bichonne et devient œuvre d'art. Elle préfère griffonner à la hâte dans un calepin ce qui lui passe par la tête, formes, situations, mots. Elle s'en servira au besoin pour réaliser une composition plus élaborée à l'atelier, après avoir usé quantité de brouillons.

Ses images à entrées multiples, et à l'humour parfois grinçant, se déploient volontiers par série, comme ses planches de biologie. Elles sont réalisées au crayon, rehaussées d'encre de Chine ou de gouache, comprennent parfois des collages faits à partir de cartes de géographie et se piquent même de broderies. Tout un monde qui ne se livre pas d'un seul clin d'œil.

Ses affiches vont plus vite au but. Les Bains des Pâquis doivent à Miriam l'affiche représentant un monstre sortant d'une eau rose orangée et qui crache son cœur dans une flamme pour annoncer les Aubes 2019. Un personnage féminin, juché en équilibre sur son dos, joue de la mandoline, les yeux vagues. Et c'est bien là toute la grâce de cette artiste.



Photographies Fausto Pluchinotta

David

Il sourit sur la photo, et il faut en profiter. Car ce quadragénaire balèze, au crâne souvent dissimulé sous un bonnet, passe pour être peu souriant en public. Plutôt du genre sérieux, ne se mêlant pas trop aux autres. Mais poli, très poli. Il observe. Il capte ce qu'expriment les corps ou les regards. David Nicolas Parel est photographe et réalisateur. Et le cœur de son travail artistique, c'est l'intimité des gens.

Les Bains, il le dit volontiers, c'est un peu sa deuxième famille, même s'il ne fait pas la fête avec elle. C'est son lieu de boulot, non de loisirs. Jamais il n'y a fait de sauna ou mis les pieds dans l'eau. Pas même un petit bain de soleil ! Et ce n'est pas parce que son corps le gêne et qu'il n'ose le montrer. Ça, c'est de l'histoire ancienne.

Jeune, il était obèse et complexé. Puis il s'est mis à pratiquer le bodybuilding, allant jusqu'à perdre la moitié de son poids pour se sculpter un physique. Et cette transformation l'a libéré. Il a alors tout plaqué pour vivre son rêve de gosse, le cinéma ! À Paris où il débarque, il gravite quelques années dans ce milieu et se forme sur le tas au métier de scénariste. Il se gave de culture dans la Ville Lumière, tout en enchaînant les petits boulots alimentaires, avant de revenir poser ses bagages à Genève.

C'est là qu'il se met à la photographie, toujours en autodidacte. Il saisit ce qui se passe en bas de chez lui, dans le quartier des Pâquis, où il vient d'emménager. Les prostituées, les flics, les sans papiers, les sans abris. Très vite, il éprouve le besoin de s'approcher d'eux, de témoigner de leur réalité et leurs émotions. Toujours en noir et blanc, à la manière des grands photographes qu'il admire.

David suit aussi le parcours de son jeune frère qui se met à la compétition de bodybuilding et dont il suivra la spectaculaire transformation. Ce travail dans les coulisses d'un monde relativement fermé, peu connu, le conduira des compétitions locales et amateurs à celles, professionnelles, se déroulant aux États-Unis. Le photographe reporter provoque alors les rencontres, y va au culot. Il mettra trois ans pour rencontrer Arnold Schwarzenegger, le pape du bodybuilding, mais il y parviendra.

De cette longue immersion il fera un film, *Body (le corps du frère)*, sorti 2015, ainsi qu'un travail photographique qui sera récompensé par le Swiss Photo Award l'année suivante et lui ouvrira ensuite les portes des Rencontres photographiques d'Arles.

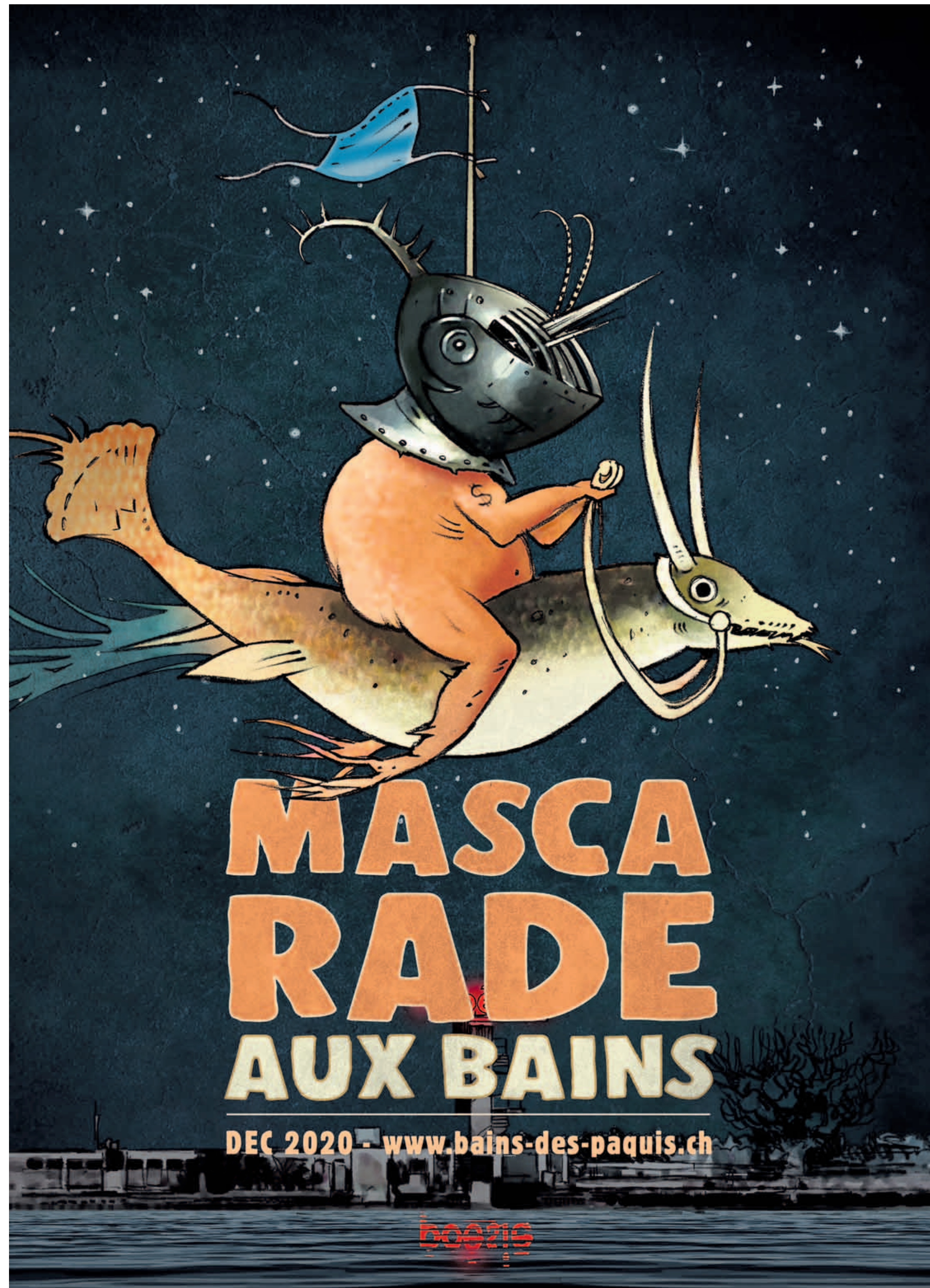
C'est au début de son travail photographique, mené entre les Pâquis, les coulisses d'un grand hôtel ou une compétition de culturisme, qu'il se rend un jour aux Bains en quête d'un petit boulot pour payer ses factures. On lui dit de revenir le lendemain. Il revient, et il est engagé. C'était il y a sept ans.

Son emploi à la buvette s'est adapté à ses besoins. Au début, les clients le voyaient souvent, quand il devait payer ses nombreux déplacements pour réaliser ses reportages. Maintenant un peu moins, car David trouve plus facilement des aides pour financer ses projets. Mais quand il se trouve derrière le comptoir, il bosse dur. «La buvette des Bains, c'est une école de vivre ensemble. On y côtoie toutes les nationalités. Le rythme est dense, soutenu, et j'aime ça.»

Tout comme il aime faire le grand écart entre des mondes différents. Ces derniers temps, il a fait la navette entre Paris et Genève. La semaine il photographie de grands comédiens dans leur loge, avant leur entrée en scène ou au travail, lors de répétitions. La quête de l'intimité, toujours. Et le week-end il sert des fondues à la buvette.

«Mon travail de ces cinq dernières années commence à payer», constate celui qui ne baisse jamais les bras. «Aucune porte ne s'ouvre comme ça. Quand elle est fermée, j'entre par la fenêtre ! Car je crois en ce que je fais.» Cette obstination, cette volonté d'aller toujours au plus près de l'émotion forcent le respect et finissent par lui ouvrir des portes. Actuellement, David réalise un film sur des ambulanciers à Genève. Pour faire corps avec eux, il revêt chaque nuit l'uniforme des professionnels de santé et suit, caméra au poing, un ambulancier rodé à toutes les situations d'urgence. Une immersion qui lui tient particulièrement à cœur.

Quand il pourra enfin vivre de son métier, les clients des Bains ne verront plus David œuvrer derrière le comptoir. Mais il reviendra peut-être un jour à la buvette pour documenter les coulisses de l'exploit. Et prendre un bain de soleil !



MASCA RADE AUX BAINS

DEC 2020 - www.bains-des-paquis.ch

BOE215



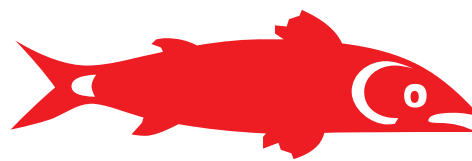
Gustave et Octave Givrin, inventeurs mal aimés de l'heure d'hiver.

www.plonkreplonk.ch

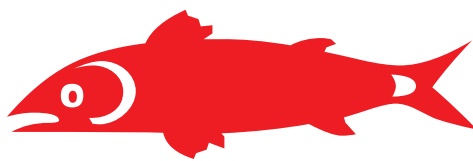
PLONK & REPLONK



**REPORTÉ
À DES JOURS
MEILLEURS ?**



**VU LES CIRCONSTANCES
EXCEPTIONNELLES
ET LES TEMPS INCERTAINS,
CONSULTEZ LE SITE
www.bainsdespaquis.ch
ET NOTRE PAGE FACEBOOK
POUR TOUTE INFORMATION
CONCERNANT LES ACTIVITÉS
PROPOSÉES AUX BAINS**



JOURNAL DES BAINS



Le journal de l'AUBP
Association d'usagers des Bains des Pâquis
Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève
tél. 022 732 29 74
www.bainsdespaquis.ch

Rédactrice responsable Françoise Nydegger
journal-des-bains@aubp.ch

Rédaction Serge Arnaud, Florencio Artigot,
Fanny Briand, Armand Brulhart,
Philippe Constantin, Eden Levi Am, Guy Mérat,
Fausto Pluchinotta, Bertrand Theubet

Conception graphique
Pierre Lipschutz, promenade.ch

Ont collaboré à ce numéro
Léandre Ackermann, Albertine, Reynald Aubert,
Jean-Luc Babel, Baladi, Matias David Beltrane,
Françoise Bridel, Christian Cailleaux, Veaceslav
Calmatui, Vincent Calmel, Sophia Cantinotti,
Bernard Comment, Michel Félix de Vidas,
Philippe Duvanel, Exem, Jean Firmann,
Jean-Luc Fornelli, Patrick Fuchs, Lionel Gauthier,
Pascal Gavillet, Solal Gilbert, Laurent Graenicher,
Gérald Herrmann, Joseph Incardona,
Christina Kitsos, Nathalie Lacroix, Aloys Lolo,
Edward V. Mandry, Mandryka, Paule Mangeat,
Cédric Marendaz, Gilles Mulhauser, Noyau,
Frédéric Pajak, Jean-Henry Papilloud,
Plonk & Replonk, Carina Roth, Jimmy Roura,
Zep, Germano Zullo

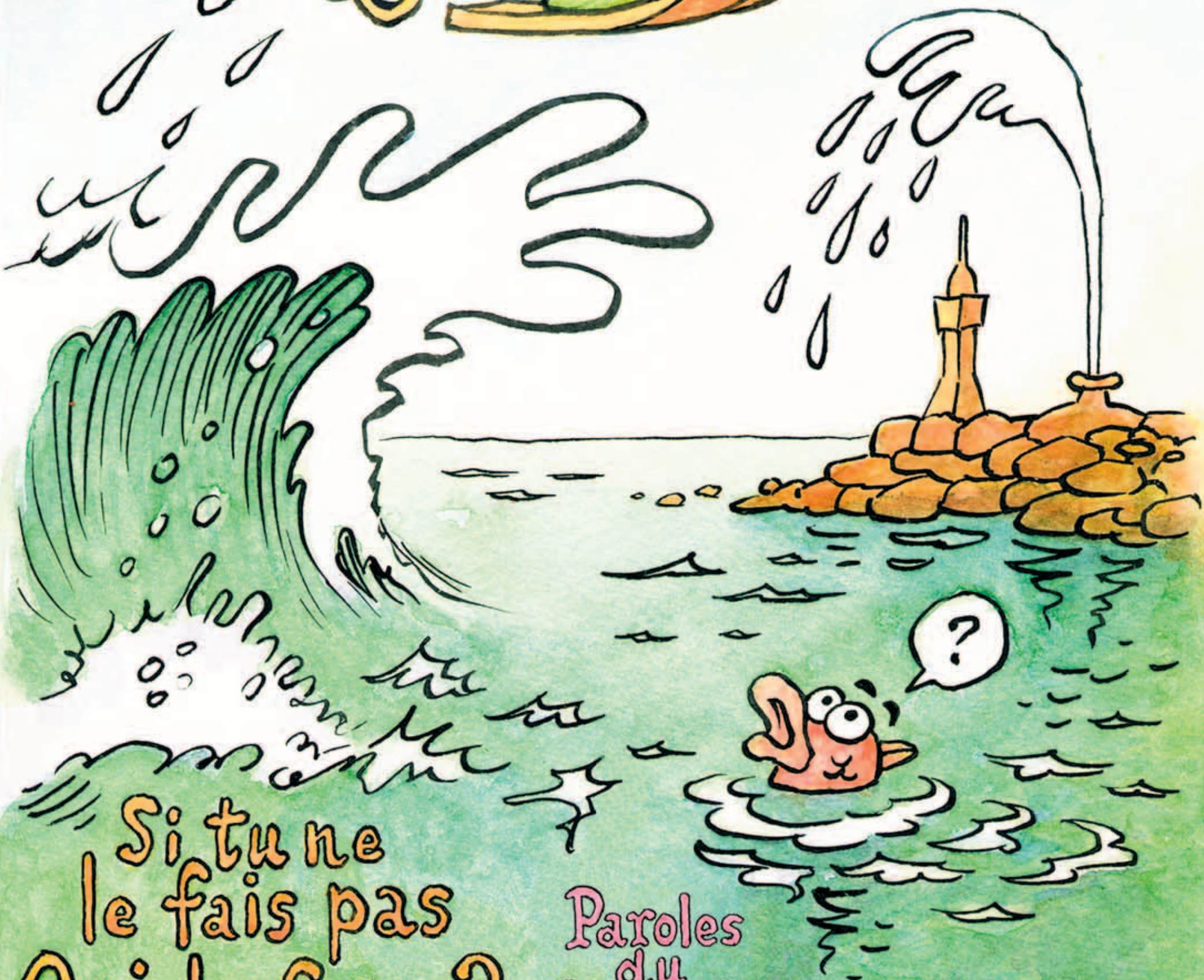
Publicité
Helena de Freitas pub@sillage.ch
www.sillage.ch

Impression
CIL Centre d'impression
Lausanne SA
Tirage: 5000 exemplaires

© 2020, les auteurs et l'AUBP
ISSN 1664-3003

Prochaine parution: été 2021
Délai rédactionnel: 22 mars 2021

fais de
toi-même
ton propre
refuge



Si tu ne
le fais pas
Qui le fera?

Paroles
du
Bouddha

Mandryka/2020